

# Le Samedi

VOL. II.—NO. 41

MONTREAL, 21 MARS 1891.

(PAR ANNEE, \$2.50  
LE NUMERO, 5 CTS.)

## UN REMOU ELECTORAL



—Vous aviez beau rire de moi quand je me suis présenté ; c'est moi qui avais raison. Je suis battu, c'est vrai, mais c'est encore moi qui ai raison. J'étais élu ; mais mes amis se sont conduits comme des imbéciles ; voilà. Et vous autres aussi vous êtes des imbéciles.

# Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE  
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEUR

## ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, M<sup>r</sup>. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 21 MARS 1891.

## CHASSE-SPLEEN

Dans la vie, tout ne s'achète pas : tout se paye.

L'indulgence est faite tour à tour de bonté et de mépris.

Les femmes moroses n'ont ni fossettes, ni belles dents.

Les gens légers prennent les choses légères au sérieux.

Il n'y a que les poètes qui peuvent rêver sans manger.

Les Chinois ont une queuerieuse manière de porter leurs cheveux.

L'œil et les épaules ont été donnés à la femme pour dire du mal de ses amis.

La fermeté de caractère d'un homme dissimule souvent une grande étroitesse de cœur.

La foule indifférente aux beautés du ciel s'entasse dans les théâtres pour y voir une étoile.

Soyez bons, mais pas assez pour être mangés ; avec un cœur tendre, on est sûr d'encourager l'appétit du voisin.

On ne connaît la valeur du silence que lorsqu'on est devenu assez vieux pour s'exprimer correctement.

Les choses finement pensées donnent à un lecteur délicat le plaisir de son intelligence et de son goût.

Est-ce parce qu'ils reçoivent quelquefois des injures sans les avoir méritées que les journalistes en adressent souvent à ceux qui n'ont rien fait pour les recevoir.

Les vieux soldats attendent la guerre au printemps, comme les poètes attendent les violettes et les roses ; violettes et roses viennent ; la guerre point... heureusement.

Un Yankee disait pour prière tous les soirs en se couchant : "O mon Dieu ! ne me donnez pas de bien, mais dites-moi où il y en a, je saurai bien en prendre."

Le paroissien qui se plaint de la longueur du sermon est toujours prêt à passer une demi-journée à veiller deux joueurs d'échecs ou de dames qui regardent leur jeu.

Combien les mariages seraient plus heureux si les jeunes filles choisissaient leurs maris avec autant de soins qu'elles en mettent à choisir leurs robes de noces.

Un quatrain peu connu :

Tant de peines pour parvenir ;  
Tant d'autres pour se maintenir ;  
Tant de travail pour se nourrir ;  
Tant de souffrances pour mourir.

On n'a jamais pu savoir si les médecins prenaient leurs vacances en été parce que c'était la saison où les gens se portaient le mieux, ou si ces derniers se portaient mieux parce que les docteurs prenaient leurs vacances.

Un docteur à qui on demandait : qu'est-ce qui serait bon pour les moustiques ? répondit : "Je ne puis me prononcer avant de savoir ce qu'ils ont. Il demanda une piastre pour sa consultation. Et il y a des gens qui prétendent qu'un docteur ne peut jamais apprécier une bonne farce.

A quelque chose malheur est bon



Le père Josoa qui ne voulait jamais marcher avec sa femme parce qu'il se trouvait trop petit, s'est rapproché visiblement d'elle depuis la dernière tempête. C'est un abri commode.

## MOTS D'ENFANTS

Le professeur. — Pendant un orage, frottez vigoureusement à rebrousse poil le dos d'un chat ; l'existence de l'électricité vous saute immédiatement aux yeux.

L'élève. — Et le chat aussi, Monsieur !

Deux petites filles sortent de la distribution des prix : l'une chargée de couronnes, l'autre les mains vides.

Arrivée à la porte de sortie, elle-ci, se tournant vers sa compagne :

— Prête-m'en une .. pour dans la rue !

Papa. — Joe, as-tu regardé de l'eau avec le microscope que je t'ai donné ?

Joe. — Oui, papa, et j'y ai vu un tas de petites bêtes. Est-ce qu'il y en a aussi dans l'eau que nous buvons ?

Papa. — Oui, mon enfant.

Joe. — Alors, je sais ce qui chante dans le canard quand il est sur le feu.

Clara, (à sa grande sœur). — Fannie, demande donc à M. Henri s'il n'a pris un parapluie, hier soir, dans le passage ?

Fannie. — Mais, non ! pourquoi l'aurait-il pris ?

Clara. — C'est ce que je voudrais savoir. Je pensais qu'il en avait pris un, parcequ'après que tu as baissé le gaz, il a dit, "encore un de pris," et que tu avais l'air fâchée.

— Oh ! tante Alice, bébé a une dent et il en a une autre qui pousse ; et puis il va en avoir beaucoup d'autres (souponnant). Alors quand il en aura de trop on les lui arrachera comme à moi.

Pierre. — Est-ce qu'il faut que je dise ma prière tous les soirs, avant de me coucher ?

Maman. — Oui.

Pierre. — Mais si je ne me couche pas de la nuit, je n'ai pas besoin de la dire, pas vrai ?

Maman. — Tout de même.

Pierre. — Pourquoi ?

Maman. — Parce que tu dois demander au Seigneur de te bénir.

Pierre. — Comment me bénir ?

Maman. — Veiller sur toi et te sauver.

Pierre. — Comment me sauver ?

Maman. — Te faire aller au ciel quand tu mourras

Pierre. — Alors si je le Lui demande, Il le fera ?

Maman. — Oui.

Pierre. — Comment le sais-tu ?

Maman. — C'est écrit dans les livres saints.

Pierre. — Est-ce qu'ils parlent de moi, ces livres-là ?

Maman. — Ils disent les petits enfants.

Pierre. — Les hommes aussi ?

Maman. — Oui.

Pierre. — Et les femmes ?

Maman. — Oui.

Pierre. — Comment le sais-tu ?

Maman. — Maintenant tu vas me faire le plaisir de dormir et de me laisser lire.

Pierre. — Qu'est-ce que tu lis ?

Maman. — Une histoire.

Pierre. — Quelle espèce d'histoire est-ce ?

Maman. — C'est à propos d'un homme, d'une femme et de je ne sais plus quoi.

Pierre. — C'est pas une histoire de vrai ?

Maman. — Non.

Pierre. — Pourquoi que tu lis des histoires qui ne sont pas des vérités ?

Maman. — Si tu me fais encore une question ce soir tu auras le fouet.

Pierre. — Mais je pourrai en faire une demain matin, pas vrai ?

Maman. — Oui.

Pierre. — Mais je ne dois plus en faire ce soir ?

Maman. — Non, pas une seule, ou tu seras battu.

Pierre. — Alors, je n'en ferai plus une seule ce soir, hein ?

Maman. — Non.

Pierre. — Mais j'en ferai demain matin ?

Maman. — Oui.

Pierre. — Et tu me battras si j'en fais seulement une autre ce soir ?

Maman. — Oui.

Pierre. — Mais tu ne me battras pas si j'en fais une demain matin, pas vrai ?

Maman. — Non.

Pierre. — Mais tu me battrais ce soir, dis ?

Maman. — Maintenant tais-toi, tout de suite, si tu me demandes encore quelque chose tu vas recevoir la volée.

Pierre. — Mais tu m'as dit que je pourrais te demander quelque chose demain matin ?

Maman. — Oui.

Pierre. — Et tu ne me battras pas demain matin ?

Maman. — Non.

Pierre. — Mais tu me battrais, ce soir ?

Maman. — Voilà papa qui vient, sans cela je t'aurais donné le fouet.

Pierre. — Si je t'avais fait une question ce soir ?

Maman. — Oui.

Pierre. — Mais, je ne te la ferais que demain matin.

## RIEN DE SECONDE MAIN

Cliente. — Je désire une bonne paire de bottines.

Marchand. — En voici une, madame, qui a été beaucoup portée cette saison.

Cliente (indignée). — Pour qui me prenez-vous ? est-ce que j'ai l'air d'une femme qui porte des vieilleries ? Montrez-moi des hottines neuves, qui n'ont jamais servi.

L'ÉCOLIER

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.  
On avait dit : Allez ! il tâchait d'obéir ;  
Mais son livre était lourd ; il ne pouvait courir ;  
Il pleure et suit des yeux une abeille qui vole.  
" Abeeille ! lui dit-il, voulez-vous me parler ?  
Moi, je vais à l'école, il faut apprendre à lire.  
Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire.  
Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler ?  
" Non, dit-elle, j'arrive, et je suis très-pressée.  
J'avais froid, l'aquilon m'a longtemps oppressée.  
Enfin j'ai vu les fleurs ; je redescendis du ciel,  
Et je vais commencer mon doux rayon de miel.  
Voyez ! j'en ai déjà puisé dans quatre roses ;  
Avant une heure encore nous en aurons d'écluses.  
Vite, vite à la ruche. On ne rit pas toujours ;  
C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux jours."  
Elle fuit, et se perd sur la route embaumée.  
Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert ;  
Il saluait l'aurore, et l'aurore charmée  
Se montrait sans image et riant de l'hiver.  
Une hirondelle passe ; elle effleure la jonc  
Du petit nonchalant, qui s'attriste et qui joue,  
Et, dans l'air suspendue, en redoublant sa voix,  
Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.  
" Oh ! bonjour, dit l'enfant, qui se souvenait d'elle,  
Je t'ai vue à l'aurore ; oh ! bonjour, hirondelle !  
Viens ; tu portais bonheur à ma maison, et moi,  
Je voudrais du bonheur ; veux-tu m'en donner, toi ?  
Jouons ! — Je le voudrais, répond la voyageuse ;  
Car je respire à peine, et je me sens joyeuse.  
Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps ;  
Ils rêveraient ma mort si je tardais longtemps.  
Oh ! je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance,  
J'emporte un brin de mousse en signe d'espérance.  
Nous allons relever nos palais dégarnis ;  
L'herbe croît ; c'est l'instant des amours et des nids.  
J'ai tout vu. Maintenant, fidèle messagère,  
Je vais chercher mes sœurs là-bas sur le chemin.  
Ainsi que nous, enfant, la vie est passagère ;  
Il en faut profiter. Je me salue ; à demain."

L'enfant reste muet, et, la tête baissée,  
Rêve et compte ses pas pour tromper son ennui.  
Quand le livre importun, dont sa main est lassée,  
Rompt ses fragiles nœuds et tombe auprès de lui.

Un dogue l'observait du seuil de sa demeure.  
Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,  
De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.  
Hélas ! peut-on crier contre un enfant qui pleure ?  
" Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu ?  
Dit l'écolier plaintif ; je n'aime pas mon livre.  
Voyez ! ma main est rouge ; il en est cause. Au jeu  
Rien ne fatigue, on rit, et moi je voudrais vivre  
Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours.  
Je m'en plains tous les soirs, et j'y vais tous les jours.  
J'en suis très-mécontent ; je n'aime aucune affaire ;  
Le sort d'un chien me plaît, car il n'a rien à faire.  
" Écolier, voyez-vous ce labourer aux champs ?  
Eh bien ! ce labourer, dit Stentor, c'est mon maître ;  
Il est très-vigilant, je le suis plus peut-être ;  
Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants ;  
J'éveille aussi ce bouf, qui d'un pied lent, mais ferme,  
Va creuser les sillons quand je garde la ferme.  
Pour vous-même on travaille, et, grâce à nos brebis,  
Votre mère en chantant, vous file des habits.  
Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.  
Allez donc à l'école, allez, mon petit ange.  
Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour eux ;  
L'ignorance toujours mène à la servitude ; [tude.  
L'homme est fin... l'homme est sage ; il nous défend l'é-  
enfant, vous serez homme, et vous serez heureux ;  
Les chiens vous serviront." L'enfant l'écouta dire,  
Et même il le baisa. Son livre était moins lourd.  
En quittant le bon dogue, il pense, il marche, il court ;  
L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire.  
A l'école, un peu tard, il arrive gaiement,  
Et dans le mois des fruits il lisait couramment.

La multiplication des causes de perdition



(Conversation d'outre-tombe)

Première âme. — Pourquoi ces-là damnée, toi ?  
Deuxième âme. — Le téléphone.

SUJET D'ACTIONS DE GRACES



Officier de marine voyant son héritier pour la première fois après trois ans de croisière. — Je te dirai, ma chère Hélène, que je suis excessivement flatté.  
Hélène. — Et de quoi donc, cher ?  
Officier. — Que, dans toutes les lettres que j'ai reçues, personne ne m'ait jamais dit qu'il me ressemblait.

PHÉNOMÈNE PHYSIQUE

Professeur. — Quand une lumière frappe l'eau à un angle de quarante-cinq degrés, qu'arrive-t-il ?  
Élève. — Elle s'éteint.

DIPLOMATIE

1er Garçon. — Pourquoi dites-vous toujours merci à ce vieil avaré de client qui s'en va toujours sans vous donner le plus petit pourboire ?  
2e Garçon. — C'est pour empêcher son voisin de table de contracter la même habitude.

EN DOUCEUR

Pat. — Tu sais, vas-y doucement, pauvre femme !  
Denis. — Tu vas voir ; (il frappe à la porte).  
Bonjour la veuve Brigitte.  
Brigitte. — Comment, la veuve ? Mais je ne suis pas veuve ; où est Mike ?  
Denis. — Mike ? c'est bien pour lui que je vous appelle veuve ; tenez, on est en train d'en apporter les morceaux.

UN ARTISTE EN TERRE CUITE

Papa. — Non, mademoiselle, vous n'épouserez pas cet homme quand je devrais vous faire enfermer dans un asile de folles. Quelle idée ! épouser un artiste crevant de faim.  
Mademoiselle. — Un artiste !  
Papa. — Oui, un artiste, qui n'aurait pas même de quoi payer l'église.  
Mademoiselle. — Où as-tu pris cette idée ?  
Papa. — Mais il me l'a donnée lui-même ; il m'a dit qu'il faisait des terres cuites.  
Mademoiselle (riant). — C'est vrai ! il fait des briques.  
Papa. — Des briques ! épouse, mon enfant, et reçois ma bénédiction.

JUSTE MILIEU

—Trois heures et demie ! trop tard pour dîner, trop tôt pour souper... J'ai pourtant une faim de loup... tiens, je vais prendre un coup.

ENCHAINÉ

Nouvel pensionnaire. — Il a-t-il longtemps que vous pensionnez dans cette boîte ?  
Ancien pensionnaire. — Environ dix ans.  
Nouvel pensionnaire. — Dix ans ! Je ne sais comment vous avez pu résister si longtemps ; pourquoi n'êtes-vous pas parti ?  
Ancien pensionnaire. — Je ne saurais où aller... La maîtresse de la maison est ma femme.

AUTRES TEMPS AUTRES MŒURS

Bouleau. — A quelle heure dines-tu ?  
Rouleau. — Quand j'étais garçon je dinais à sept heures, maintenant je dine quand le dîner est prêt.

DEUX RICHES IDÉES

Bouleau. — J'ai une riche idée, je suis sûr de faire ma fortune, je vais écrire l'autobiographie d'un cheval.  
Rouleau. — M'est avis que tu ferais mieux d'écrire celle d'un âne.

TOUJOURS EN FAMILLE

Lui. — Je vous en supplie, mademoiselle, consentez à faire mon bonheur : soyez ma femme.  
Elle. — Je ne puis être votre femme, mais je serai pour vous...  
Lui (ironiquement). — Oh ! je sais la fin, vous serez une sœur pour moi !  
Elle. — Non, mon ami, je serai une mère. Votre père a demandé ma main hier soir.

TOUT S'EXPLIQUE

Justine. — Vous dites professeur, que le tabac stimule la pensée et aide au travail ; maintenant le professeur Gros-tête nous a dit à sa dernière conférence que le tabac ruinait la puissance intellectuelle de la race humaine. Pourquoi et sur quoi différez-vous ?  
Professeur. — C'est facile à expliquer : Gros-tête ne fume pas et conséquemment il ne peut ni connaître le sujet ni le discuter convenablement.

TROP OBÉISSANT

Papa (parlant sèverement en haut de l'escalier). — Il me semble M. Tardif que vous et ma fille vous avez assez brûlé de gaz ce soir.  
Tardif. — Très bien, je vais l'éteindre.

VÉRITÉ DÉSAGRÉABLE

Henriette. — As-tu reçu tes portraits de chez le photographe ?  
Justine. — Oui.  
Henriette. — Comment sont-ils ?  
Justine. — Très ressemblants.  
Henriette. — Tu n'as vraiment pas de chance.

ÇA DÉPEND

Madame. — Dites-moi, Jacques, ça vous prend-il longtemps pour faire un portrait de femme ?  
Jacques. — Ma cousine, ça dépend de la beauté du sujet.

DEMANDEZ A LA POLICE



(Trois heures du matin.)

Smith. — D'his donc, poliche ; (hic) aide-m'hoi à (hic) trouver une maison (hic) qu'ui va sur m'hoi passe-partout.

## UN GRAND GÉNIE

Il entra au "LE SAMEDI", et pénétra dans l'antre du secrétaire de la rédaction. Il était jeune, avait l'air intelligent, mais malheureusement l'état-major du journal était au complet. Le secrétaire quoiqu'aimable, en temps ordinaire, prit une mine rébarbative en le voyant entrer.

— Qu'est-ce que vous voulez jeune homme ?

— Faire partie de la rédaction de votre admirable journal.

— Hum ! Les renseignements que j'ai pris sur vous, ne sont pas favorables. Vous buvez.

— Alexandre le-Grand aussi.

— Vous mentez.

— Napoléon-le-Grand aussi.

— Vous êtes couvert de dettes.

— Comme Alexandre Dumas.

— Vous êtes gourmand.

— Pierre-le-Grand l'était.

— Vous écrivez comme un chat.

— Dites plutôt comme Carlyle.

— Vous êtes incapable de faire un discours.

— C'est une qualité que j'ai empruntée à Grant.

— Bien, on n'a pas besoin de vous ici. Bonjour.

Et le jeune homme se retira, se demandant ce qu'il fallait être pour entrer au "SAMEDI", alors qu'un homme qui réunissait en lui tout ce qui avait distingué les grands hommes depuis Alexandre-le-Grand jusqu'à nos jours, ne pouvait forcer les portes du bureau de rédaction.

## COMME A L'HOTEL DE VILLE

*Le professeur.*—Voici un morceau de fer. Pour en produire une barre, que faut-il faire !

*L'élève.*—???

Un camarade complaisant soufflant :

— On le passe au laminoir.

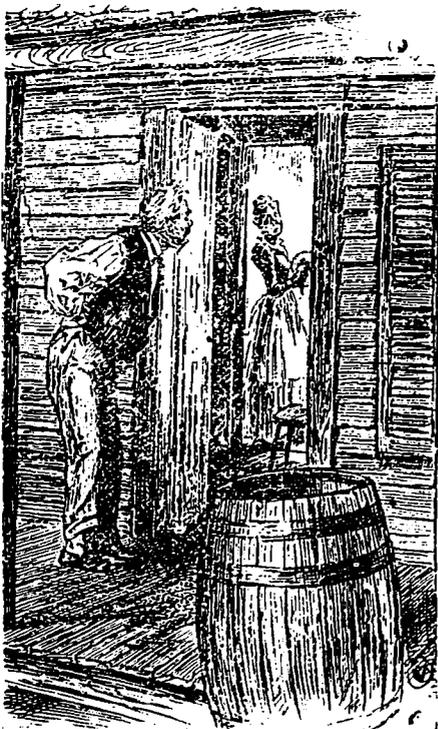
Et l'élève qui a mal entendu :

— On lui passe un habit noir.

## UN OUBLI SÉRIEUX

Un laitier de X... apporte un matin sa ration de lait accoutumée à une cliente qui demeura stupéfaite en voyant qu'on ne lui avait servi que de l'eau claire. "Dites donc, laitier, mais c'est de l'eau que vous me donnez-là !..." Le laitier se penche pour vérifier le fait, et s'écrie avec une brusque naïveté : "Ah ! bateau ! on a oublié d'y mettre le lait !"

## TEMPS VARIABLE



*Le père José.*—Oh ! malade ! Le thermomètre est cassé. Voilà que je ne vas plus savoir s'il faut faire du feu ou ouvrir les fenêtres !

## NOS CHÉRIS



*M. Trainan.*—Vous devez être lassé d'avoir tant tabacqué cet hiver !

*Delle Julie.*—Oui, en effet.

*M. Trainan.*—Je voulais vous demander de...

*Freddy.*—Je vous en prie, ne la traînez pas ; si vous saviez comme elle est lourde !

## COMME AU TEMPS DES PYRAMIDES

*Tom.*—Où sommes-nous papa ?

*Papa.*—Dans une briqueterie.

*Tom.*—A qui est-elle ?

*Papa.*—A moi.

*Tom.*—Est-ce que toutes ces piles de briques, t'appartiennent aussi ?

*Papa.*—Oui Tommie.

*Tom.*—Est-ce que ces hommes qui sont si sales, t'appartiennent aussi ?

*Papa.*—Non, mon fils, sur cette glorieuse terre de liberté, il n'y a plus d'esclaves : ces hommes sont libres.

*Tom.*—Alors pourquoi qu'ils travaillent si fort ?

*Papa.*—Je ne sais pas mon fils.

*Tom.*—Est-ce que quelqu'un vole les briques qu'ils font ?

*Papa.*—Mais, non, Tom. Comment peux-tu poser des questions aussi ridicules ?

*Tom.*—Alors les briques que font ces hommes ne leur appartiennent pas ?

*Papa.*—Non, mon fils, elles sont à moi.

*Tom.*—Avec quoi qu'on les fait les briques, papa ?

*Papa.*—Avec de la terre glaise, Tom.

*Tom.*—Quoi ! avec cette saleté là ?

*Papa.*—Oui, Tom.

*Tom.*—Et rien d'autre ?

*Papa.*—Non, Tom.

*Tom.*—A qui qu'elle appartient cette terre ?

*Papa.*—A moi.

*Tom.*—Est-ce que tu l'as faite ?

*Papa.*—Non, mon fils, elle vient du ciel.

*Tom.*—Est-ce que le ciel a fait cette terre glaise spécialement pour toi.

*Papa.*—Non, je l'ai achetée.

*Tom.*—Dis-donc papa, est-ce que tu l'as achetée du ciel ?

*Papa.*—Non je l'ai achetée, comme j'achète autre chose.

*Tom.*—Est-ce que le ciel a vendu cette terre à l'homme qui te l'as vendue ?

*Papa.*—Je n'en sais rien. Tu me demandes des questions si absurdes que je ne puis y répondre.

*Tom.*—C'est une bonne affaire ; hein ? papa, que tu aies acheté cette terre ?

*Papa.*—Pourquoi Tom ?

*Tom.*—Parceque si tu n'avais pas acheté cette terre, c'est peut-être toi qui travaillerais fort à faire des briques. Dis-donc, papa, est-ce qu'il faudra que je travaille quand je serai un homme.

*Papa.*—Si tu veux, mais je te laisserai assez

d'argent, après ma mort pour que tu n'aies pas besoin de travailler.

*Tom.*—Quand ces hommes mourront, est-ce qu'eux aussi ils retourneront à la terre ; quoi qu'elle ne soit pas à eux ?

*Papa.*—Oui, Tom, nous retournerons tous à la terre, quand nous mourrons.

*Tom.*—Quand que tu vas mourir papa, bientôt ?

*Papa.*—Je ne sais pas, mon fils ; pourquoi le demandes-tu !

*Tom.*—Je pensais justement que tu ferais une bien belle pile de briques après ta mort.

## COMMENT ON ROMPT !

Fred désirait beaucoup aller au Théâtre-Royal ce soir là ; mais son porte-monnaie était vide. Il eut recours à sa bonne petite sœur, comme il l'appelait dans ses moments de détresse.

*Fred.*—Laure, peux-tu me prêter un deux piastres.

*Laure.*—Non, hélas !

*Fred.*—En as-tu une ?

*Laure.*—Non.

*Fred.*—Alors, donne-moi un écu.

*Laure.*—Je n'ai rien ce soir.

*Fred (avec dignité).*—C'est bien ; mais à l'avenir je saurai quoi penser de tes démonstrations d'amitié.

## LOIN DES YEUX, LOIN ETC...

*Mademoiselle Tryptandre.*—Cette pauvre madame Lampée elle n'est jamais heureuse quand son mari est loin d'elle : est-ce parce qu'elle l'aime trop ?

*Madame Veuve Pinée.*—Oh ! non, c'est parce qu'elle le connaît trop.

## UNE ERREUR

*Henriette.*—A propos. Quel âge as-tu donc ?

*Justine.*—Oh ! je ne le dis plus. J'ai l'âge que je parais.

*Henriette.*—Tiens, je te croyais plus jeune que ça !

## ELLE A TENU SA PAROLE

*Henriette (verbe).*—Vous êtes un monstre. Je vous rendrai tout ce que vous m'avez donné.

*Charles.*—Parfait, ajoutez-y cela (il l'embrasse).

Et elle lui a rendu son baiser séance tenante.

## DENT POUR DENT



— Mon cher, cette espèce de tuile russe que tu t'es mise sur la tête te donne l'apparence d'une bouteille cachetée.

Sais-tu qu'avec ton casque en fourrure tu me suggères l'idée d'une bouteille débouchée ?

L'HIVER

Sous le vent glacial la nature frissonne,  
Le ciel bleu s'obscurcit et se voile de deuil,  
L'âpre bise d'hiver au rythme monotone :  
—Vaste gémissent sur un vaste cercueil !  
A travers les cyprès s'agit et tourbillonne...

Dans les sentiers déserts, au plus profond des bois,  
Où croissent le muguet et l'humble chrysanthème,  
Écoutez la chanson des célos et des voix :  
De la terre et du ciel c'est l'éternel poème :  
C'est un concert mystique et touchant à la fois !

Couvrez d'un blanc manteau, neiges immaculées,  
Ce bois mystérieux, ce refuge béni,  
Séjour aimé des dieux et des nymphes ailées,  
Où loin de tous les bruits je rêve d'infini  
Et vous retrouve encor, chimères envolées.

Blondes illusions, qui hantez mon esprit,  
Je m'abandonne à vous, gardant la confiance  
Dans l'immense douleur d'un amour incompris :  
Rappelez à mon cœur mes souvenirs d'enfance,  
J'aurai la gloire au lieu de la tombe pour prix !...

L'Hiver, le sombre hiver, a jeté sa mantille  
Et les feuilles en rond voltigent par les bois.  
Je ne vois plus au ciel l'étoile qui scintille,  
Mais dans mon cœur l'amour se glisse en tapinois  
Et je sens que je t'aime, ô pâle et chaste fille !

LES ILLUSIONS DU VÊTEMENT D'HIVER



*Vieille dame accueillant un voyageur.—*  
Vous gelé ? Un gros homme comme cela !

*Voyageur.—*Je suis gelé d'un travers à l'autre, madame.

EN TEMPS D'ÉLECTION

« Bon chien de chasse, chasse etc... »

*Le père, (conserveur).—*Crie hurrah pour M. X...

*Jos, (7 ans).—*C'est-y un rouge ou un bleu ?

*Le père.—*C'est un rouge, mais c'est un ami à papa.

*Jos.—*Ben, j'crie pas.

EN TEMPS D'ÉLECTION

A la salle X...

Le grand B... expose son programme.

—Comme il est plein de son sujet ! dit un partisan.

—Mais comme il est lent à se vider !... répliqua un adversaire.

POUR LES ÉTRANGERS

Les petites bizarreries de la langue française :

Comment le même mot a-t-il pu être choisi pour exprimer deux choses si différentes !

On dit en effet que le feu *prend*—et que le fleuve *est pris* !

LA SOURCE DE L'AUTORITÉ



*Voisin.*—Qu'est-ce qui va donc mal sur ton toit ? Il fait de l'eau ?

*Cassius.*—Pas du tout. Vois-tu ce bout de canon de fusil qui sort du carreau ?

*Voisin.*—Oui.

*Cassius.*—Eh ! bien, ma femme se trouve au bout de la crosse. J'ai eu le malheur de lui dire ce matin que c'est moi qui suis le maître dans la maison.

VENGEANCE MASCULINE

Un monsieur qui avait à se plaindre d'un calicot (commis de nouveautés) raconte, comme suit, dans le *Chat Noir*, comment il s'y est pris pour le faire renvoyer par son patron :

—Bonjour, Monsieur, si je, je désirerais avoir un mouchoir de poche.

—Parfaitement, monsieur ; un seul ?

—Parbleu ! Je n'ai qu'un nez, je n'ai besoin que d'un mouchoir.

—En batiste ?

—Non, pas en batiste... C'est trop tranquille, la batiste !

L'imbécile ne comprit pas toute la subtilité de la plaisanterie. Finalement je lui indiquai les fameux mouchoirs.

—Quelle initiale, Monsieur ?

—Je m'appelle Henri.

—Parfaitement.

Et il m'apporta un mouchoir avec un H dans le coin.

—Pardon, Monsieur, repris-je, vous vous êtes trompé, ça s'écrit par un A.

—Mais non, Monsieur, c'est un H.

—Je vous dis que c'est un A !... Je sais bien, moi, puisque c'est mon nom.

—Mais je vous assure, Monsieur...

—Fichez-moi la paix et allez à l'école !

Je m'étais mis à crier très haut. Impatienté, le calicot commençait à hurler quelque peu, lui aussi.

Le patron, attiré par le bruit, survint.

—Qu'y a-t-il donc ?

—Il y a, m'écriai-je indigné, que votre imbécile de commis veut à toute force qu'*Alphonse* s'écrit par un H... Je sais bien, parbleu ! qu'il y a un H dans *Alphonse*, mais pas au commencement du mot. Or, dites-moi, si l'initiale du latin *initium*, n'est pas la première lettre du mot ?

Terrifié par mon impudent toupet, le commis balbutiait de vagues explications.

—Mais, Monsieur m'avait dit qu'il s'appelait Henri.

—Henri ! Est-ce que je m'appelle Henri, moi ? Est-ce que j'ai une tête à m'appeler Henri ? Pourquoi voulez-vous que je vous dise que je m'appelle Henri, quand je m'appelle *Alphonse* ?

Mes raisons parurent si concluantes au patron que lui, ordinairement si tranquille, s'indigna :

—Écrire *Alphonse* par un H ! On n'est pas si bête que ça ! Tenez, vous me dégoûtez ! Vous vous en irez à la fin du mois.

DEPUIS QUELLE ÉPOQUE LES FOURCHETTES SONT-ELLES D'UN USAGE GÉNÉRAL ?

Les fourchettes, qui n'étaient pas connues des anciens, furent mises en usage en France sous le règne de Charles V, mais elles n'étaient alors qu'un instrument à dépecer les viandes dont les morceaux étaient ensuite offerts aux convives.

Sous Henri II, en 1558, l'ordonnance d'un festin comprend "une troussée de cuir doré contenant forches et couteaux pour servir les viandes." Les musées et les collections particulières possèdent des spécimens de ces fourchettes à deux branches.

Les estampes du moyen âge parvenues jusqu'à nous montrent toutes des convives se servant seulement de couteaux et de cuillers.

Dans une de celles que reproduit dans son ouvrage, *Mœurs et coutumes du moyen âge* (p. 179), le bibliophile Jacob, un instrument qui répond à peu près au signalé d'une fourchette se trouve bien sur la table à côté d'un des personnages du banquet, mais, en face de celui-ci, un autre convive met carrément la main dans le plat, dont il empoigne sans cérémonie une portion du contenu.

Il est vrai que nous sommes au dessert. (L'issue de table, 1549).

Aucune trace de fourchettes dans Rabelais, à notre connaissance. Le cuisinier du riche Gamauche, à défaut de *cuiller*, n'y va pas par quatre chemins, et plonge un poëlon dans la marmite, dont il extrait une poule et un oison qu'il donne à Sancho.

Un article du règlement pour le service de la maison du roi Henry VIII d'Angleterre, dans la première moitié du seizième siècle, recommande d'avoir grand soin des assiettes de bois et des cuillers d'étain. (Peignot, *Livre des singularités*. Dijon, Lagier, 1841).

En plein XVIIIe siècle, les femmes du meilleur ton retournaient la salade avec leurs mains, cette fonction était même dévolue à la plus jolie personne de la société, qui trouvait ainsi une occasion de faire valoir la blancheur de ses bras.

AU PIANO

Un jeune soupirant timide, chante d'une voix tremblante et si faible que c'est à peine si on peut l'entendre à deux pas.

La demoiselle est terriblement embarrassée pour l'accompagnement.

*Un rival.*—Allons Jos ! chante un peu plus fort. Tu t'aperçois pas que l'piano de man'zelle est sourd comme un pot (te) ?...

Le pauvre Jos a eu une syncope et n'est jamais revenu !

## DEUX EXCELLENTES ALTERNATIVES



*Etranger poli qui vient d'avoir une collision.*—Madame, si c'est moi qui suis la cause de ce désordre, je vous en demande pardon. Si c'est de votre faute, ça ne peut que me faire plaisir.

## LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI

(Pour le SAMEDI)

I

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROUCAILLONNADES.

Eméra Rond, qui cherchait depuis longtemps quelque chose qui put le rendre célèbre parmi les inventeurs, vient enfin de voir ses efforts couronnés. Il a découvert un nouveau parapluie, une merveille enfin, qu'il peut faire tenir dans un étui de porte-cigare.

L'inventeur le monte et le démonte à volonté devant tous ceux à qui il le fait voir.

Hier, il était à la porte de son étalage et il vantait la commodité de son chef-d'œuvre.

La foule s'était assemblée en face.

—Tenez, messieurs, disait-il, supposons que vous êtes en promenade et qu'il vienne à pleuvoir; vous ouvrez tranquillement votre porte-cigare, vous trouvez dans le côté droit vingt-deux petits tubes qui s'emmanchent les uns dans les autres avec une précision qui fait l'admiration des savants. Dans le côté gauche, vous trouvez un nombre égal de tubes et de morceaux de baleine qui s'emmanchent avec la même précision; quand vous avez réuni les uns et les autres, vous adaptez au manche cette rondelle d'acier destinée à fixer les baleines.

—Pardou, monsieur, dit tout à coup un des assistants; mais vous oubliez qu'il pleut toujours pendant ce temps-là.

—Je n'oublie rien, continue sèchement l'inventeur. Il est bien évident que s'il ne pleuvait pas vous n'auriez pas besoin de parapluie.

Cette réponse empreinte d'une profonde logique, nous frappe par sa justesse; l'inventeur continue:

—La carcasse étant montée, vous prenez les bandes de soie caoutchoutée qui se trouvent au centre de votre étui, en ayant bien soin de les dérouler avec précaution. Remarquez que ces bandes ont des ceillots qui s'adaptent parfaitement; voyez, messieurs, ça n'est pas plus malin que ça.

—Mais voyons, sapristi! s'écrie un assistant grincheux (il y en a toujours qui ne sont jamais contents), voilà un quart d'heure que vous montez votre parapluie; s'il pleuvait beaucoup, on aurait le temps d'être trempé jusqu'aux os!

—En ce cas, répond Eméca Rond avec un sourire poli; en ce cas, on prend une voiture.

—Tiens, c'est vrai, s'exclament plusieurs spectateurs.

Et sur le champ, il vendit une demi-douzaine de parapluies nouveau-modèle.

\* \*

Singe Orge, un employé de bureau, se rendait au palais législatif, à Québec, un jour de la

semaine dernière; il avait, je ne sais par quel hasard, quantité de sacs à la main.

Il s'approche d'un habitant qui était sur la Grande Allée et qui regardait attentivement la façade du parlement.

—Je gage, mon ami, lui dit-il d'un ton railleur et plein de suffisance, que vous ne savez pas ce que c'est que cette maison?

—Ma foi, non, monsieur; j'allais justement vous le demander.

—C'est un moulin, répond Singe Orge.

—Battant! vous avez raison, dit l'habitant en le regardant d'un air moqueur; car je vois des ânes qui y portent des sacs.

Le drôle s'esquiva instantanément dans l'enceinte du palais législatif, sans répliquer.

\* \*

Lévis est depuis plusieurs jours envahi à certaines heures par un brouillard des plus capricieux, intense à quelques endroits, diaphane à d'autres, qui se promène à travers la ville.

Vendredi dernier, il était épais à couper au couteau.

Un monsieur, se rendant au marché, vers le soir, sentit tout à coup une main se glisser dans la poche de son paletot.

Il saisit aussitôt la main du voleur en disant:

—Misérable! que faites-vous dans ma poche!

Le filou salua poliment:

—Je vous demande mille pardons, monsieur, répondit-il, mais, voyez-vous, le brouillard est si intense que nous n'y voyons pas, et j'ai cru mettre la main dans ma poche.

\* \*

Comment on donne un mauvais exemple:

Un monsieur veut passer la soirée seule auprès de madame et de bébé, qui commence déjà à comprendre.

La servante entre et s'adresse au chef de la famille:

—Monsieur L... demande à parler à monsieur.

—Dites-lui que je n'y suis pas.

Et voilà le mensonge officiellement transmis de père en fils.

\* \*

Un monsieur de cette ville, me disait l'autre jour, qu'il a un fils qui est tellement grand, que, quand il veut le gronder, il est obligé de le faire asseoir à terre.

\* \*

On prétend que les femmes qui aiment trop l'esprit peuvent être partagées en deux classes: Ce sont celles qui se relèvent d'elles-mêmes, et celles qu'on est obligé de ramasser.

AGUE ERAITE.

Lévis, mars 1891.

II

## LE CHAMBARDOSCOPE

C'est l'année dernière que notre ami, François Lorant, dégoûté de la vie à Montréal, résolut d'aller passer quelques jours à Saint-L...

Il fit ses malles, lesquelles consistaient en une valise surannée, enleva la petite aiguille d'une vieille montre en nickel qu'il avait, mit la grande aiguille sur six heures et prit le train pour Saint-L...

Encore peu de monde à Saint-L...; la saison commençait à peine.

Lorant s'installa dans un hôtel confortable et, dès le premier diner qu'il fit à table d'hôte, intéressa vivement les voyageurs.

La conversation étant tombée, comme il arrive à tables d'hôte de Saint-L..., chaque jour que Dieu fait, sur les tremblements de terre.

A Saint-L... on ne connaît que trois sujets de conversation: les tremblements de terre, les gens de marque arrivant ou partant et la température.

—Le tremblement de terre, dit Lorant d'une voix douce mais bien articulée; les gens qui en seront victimes désormais, c'est qu'ils le voudront bien.

On dressa l'oreille d'un air interrogateur.

—Parfaitement, puisque la science permet maintenant de prévoir la catastrophe vingt-quatre heures avant son explosion.

Pour le coup, tous les dîneurs se suspendirent aux lèvres de Lorant.

—Comment, vous ne connaissez pas le *chambardoscope*, cet instrument inventé par un savant américain?

Aucun de ces messieurs et dames ne connaissait le *chambardoscope*.

Lorant sortit sa fameuse vieille montre de nickel.

—Vous voyez, ça n'est pas bien compliqué. L'instrument ressemble un peu à une montre, à cette différence près qu'il ne comporte qu'une aiguille. L'intérieur consiste en un appareil extrêmement sensible aux courants telluriques qui travaillent le sol. La façon de s'en servir est des plus simples. Vous placez l'instrument à plat, comme ceci, de façon que l'aiguille soit bien dans l'axe du méridien, comme cela. Si l'aiguille se maintient sur le chiffre 6 rien à craindre. Si l'aiguille incline à droite du 6, c'est qu'on a affaire à des courants telluriques positifs. Si, au contraire, elle se maintient à gauche, elle annonce des courants telluriques négatifs plus dangereux que les autres.

Tous les yeux se fixaient, attentifs, sur l'aiguille qui maintient impassiblement au chiffre 6.

—Nous pouvons dormir sur nos deux oreilles, conclut gaiement Lorant.

A partir de ce jour, Lorant fut l'enfant gâté de l'hôtel. Au déjeuner, au diner, il devait sortir son *chambardoscope*.

—Encore rien aujourd'hui! Allons, ça va bien!

Et les visages de refléter la sérénité.

\* \*

Le matin du septième jour, Lorant descendit plus tôt que de coutume. Il prit en particulier le patron de l'hôtel.

—Ayez la bonté de me préparer ma note. Je télégraphie à Montréal pour qu'on m'envoie de l'argent et je file ce soir.

—Qu'y a-t-il donc?

—Voyez plutôt.

Le *Chambardoscope* marquait 9 et demi. Courants telluriques négatifs, les pires de tout! Ça n'allait pas traîner.

L'hôtelier blémit.

—Surtout n'en dites rien à personne... Votre instrument peut se tromper.

—Mon devoir me commande d'avertir tout le monde.

—N'en faites rien, je vous en conjure.

Et le pauvre homme blémait toujours. Cette révélation, c'était l'hôtel vidé sur l'heure, la saison perdue, la ruine!

—Tenez, monsieur Lorant, voici votre note acquittée, faites-moi l'amitié de partir toute de suite.

—Mais je n'ai pas d'argent pour le voyage.

—Voici vingt-cinq piastres, mais partez sans rien dire.

Lorant mit gravement la note acquittée dans son portefeuille, les cinq billets de cinq piastres dans son porte-monnaie et prit le train.

\* \*

Il passa une délicieuse journée à S... et revint le soir même, s'installer dans un hôtel de Saint-L..., pas le même bien entendu.

Ce *Chambardoscope* excita le même intérêt dans ce nouvel endroit que dans le précédent.

Je ne fatiguerai pas le lecteur au récit monotone des aventures de Lorant dans les hôtels de Saint-L...

Qu'il vous suffise de savoir que le coup du *Chambardoscope* ne rata jamais.

Deux mois s'étaient à peine écoulés que Lorant revenait à Montréal, gros, gras, souriant et non dénué de ressources.

C'est à ce moment qu'il prit pour devise: *Truc for life!*

J. Alcide C.

Montréal, 12 mars 1891.

DIAGNOSTIC DIFFICILE



Madame Jinks.—Tâche donc, mon bon vieux, de prendre moins de cognac ! Le médecin m'a dit que c'est très mauvais pour ton rhume.

Monsieur Jinks.—Mon rhume est passé ; mais je ne sais pas : j'ai autre chose. Pour quelle maladie le médecin a-t-il dit que le cognac est bon ?

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Un apprenti poète lisait un essai à François Coppée.

Le morceau débutait ainsi :

Que j'aime à contempler les constellations !

—Ce vers est bien lourd, dit Coppée.

Le jeune homme se rebiffa.

—Il a douze pieds, s'écria-t-il.

—Oui, fit doucement Coppée, mais douze pieds qui ne remuent pas

Souvenirs de théâtre.

On demandait un jour à l'acteur Laferrière s'il était vrai qu'autrefois, à Montmartre et à Batignolles, le public jetât sur la scène des pommes, des croûtes de pain, des cervelas, tout ce qu'il avait sous la main.

—Certainement, répondit le comédien, et quelquefois nous dévorions ces affronts avec un certain plaisir.

R..., négociant enrichi, vient d'être décoré récemment.

Pourquoi ?

On se le demande.

R... possède de fort belles propriétés aux environs de Paris, mais est-ce là un titre suffisant ?

On parlait devant lui de cette décoration bizarre. Et chacun de gloser.

—Pourquoi pas ? fit R... Si R... n'a pas de blessures, il a plusieurs campagnes.

Deux membres de la Société protectrice des animaux, une dame et un monsieur, causent.

Le Monsieur.—Jugez de mon effroi : nous allons à New-York, mon perroquet et moi. Or, à peine en pleine mer la pauvre bête ressentit l'affreux mal. Sels, citron, sucre, rien n'y fit. Alors...

La dame, (vivement intéressée).—Alors ?

Le Monsieur.—Alors ; je lui tordis le cou.

Guibollard lit dans son journal qu'une somnambule extra-lucide vient de se retirer avec dix mille francs de rente.

—Ah ! s'écrie-t-il, c'est donc bien vrai que la fortune vient en dormant !

Examen de droit :

Le professeur.—Vous savez, Monsieur, que dans certains cas la mère peut être tutrice de ses enfants, pourvu qu'elle soit majeure. La grand-mère peut l'être également ?

Le candidat.—Oui, Monsieur.

Le professeur.—Et à quelle condition ?

Le candidat, (sans hésiter).—Pourvu qu'elle soit majeure !...

Le long du boulevard, ambule flegmatiquement un défilé de porteurs de tableaux-réclames. Parmi eux un passant reconnaît un ancien camarade :

—Comment ! lui crie-t-il, c'est toi, en sandwich ?

—Dame, ça nourrit toujours un peu !...

Bizarries d'expressions.

D'un fauteuil à l'autre, à l'Opéra :

—La voix de ce ténor est d'un bien beau timbre.

—Oui, mais l'artiste manque de cachet.

En police correctionnelle :

—Eh bien, prévenu, vous n'avez rien à ajouter pour votre défense ?

—Mon président, il me restait encore cent sous ; je les ai donnés à mon avocat.

Extrait d'un fait divers publié par un journal parisien :

" Un nommé Gasparini, ouvrier maçon, âgé de soixante ans, est séparé depuis longtemps déjà de sa femme, qu'il battait comme plâtre..."

Comme plâtre ! L'habitude du métier, sans doute !

Un naturel de la Cannebière, de passage à Périgueux, prend une voiture à l'heure et donne le prix net de la place au cocher.

—Et mon pourboire ?

—Un pourboire, té ! Eh ! j'ai plus soif que toi, mon bon !

Dans le monde :

—Dites donc : doit-on dire un ou une sandwich ?

—Moi, ça m'est égal ; je dis toujours : " Passez-moi trois sandwiches."

—Alors, l'examen que vous subissez pour le professorat est très difficile :

—Je crois bien, on vous interroge sur la psychologie, le calcul intégral, l'astronomie, la théologie, l'analyse métaphysique, la versification grecque...

—Saperlotte ! Et qu'est-ce que vous aurez à enseigner ?

—La grammaire élémentaire.

Un auteur va porter le manuscrit d'un roman au directeur d'une grande revue.

L'ouvrage est accepté.

—Et pour les conditions ? demande l'auteur.

—Je dois vous dire, Monsieur, que nous avons pour principe de ne jamais payer le premier roman d'un nouvel auteur.

—Parfaitement, fait le jeune homme. Dans ce cas, si vous me le permettez, je commencerai par le second !

On vient de servir une fricassée de grenouilles, plat fort recherché des gourmets.

—Vous aimez ça ! demande un monsieur à son voisin de table.

—Les grenouilles ! Mais, j'en mange des quantités.

Le monsieur, avec un aimable sourire :

—Vous êtes caissier.

Entendu à la buvette du Palais-Bourbon :

—Vous avez tort, cher collègue, de me traiter de misanthrope... je n'aime pas les imbéciles, voilà tout...

—Eh bien ! je vous félicite... on ne pourra pas vous accuser d'être égoïste !

—Eh bien ! m'aime Pochet, voilà votre garçon qui devient un homme ; quelle profession allez-vous lui donner ?

—Monsieur Pochet veut le mettre dans les comestibles ; il va faire ses mathématiques alimentaires.

Léonie n'a jamais eu le premier prix d'orthographe.

L'autre jour, voulant aller faire une course en ville, elle mit le déjeuner sur la table et un billet doux pour son papa qui devait arriver.

—Tue des jeunes rats en m'attendant, avait-elle écrit.

Entre collègues :

—Tu sais, Achille vient d'être saisi par la police et mis au bloc.

—Tiens ! il est prisonnier.

—Oui ! et quand on est pris on y est.

—Dis donc, Firmin, puisque tu viens du cercle, pourrais-tu me dire s'il n'y a pas mes camarades ?

—Oui, Auguste et Paul y sont.

LE PETIT DE MACLOU

Jérôme.

C'est ton fils, ce petit bonhomme ?

Maclou.

Unique.

Jérôme.

Ah ! sans l'humilier, Il pouvait ce matin mieux se débarbouiller ; La figure et les mains sont sales... Il se nomme ?

Maclou.

Antoine.

Jérôme.

C'est un vrai guignon, Il a l'air de son compagnon.

THÉÂTRE ROYAL



" Out in the Streets," qui tient l'affiche au Royal cette semaine est un de ces drames qui ont le secret d'aller droit au cœur et de prouver que la scène sait elle aussi, donner d'utiles leçons.

M. N. S. Wood n'a rien perdu de sa popularité, ainsi que le lui ont prouvé les applaudissements qui ont salué chacune de ses apparitions sur la scène.

" Out in the Streets " exige une mise en scène des plus recherchées.

Aussi, croyons-nous dire vrai en affirmant que c'est la meilleure troupe que nous ayons vue au Royal cette année. De la compagnie qui soutient M. Wood, on peut dire qu'elle est bonne, bien qu'il y a lieu, par là, à un procès sérieux.

M. Cavallo et son orchestre, continuent comme par le passé à faire entendre de la bonne musique. Nous leur ferons observer cependant, que quand un drame a cinq actes comme " Out in the Streets, les entr'actes musicaux seraient tout aussi bien goûtés, pour être plus brefs.

Cette après-midi et ce soir le public aura l'avantage d'entendre une autre fameuse pièce, " The Boy Scout." Sans doute tous s'empresseront d'aller assister à ces deux représentations qui ne manquent pas d'intérêt.

La semaine prochaine on jouera au Royal une autre pièce qui ne manquera pas d'avoir beaucoup de succès : " After Dark ", qui est un très beau drame.

MAL TOMBÉ



M. Jones.—Quel est ce chant stupide ?

M. Smith.—C'est ma femme.

M. Jones.—Je ne parle pas de la voix ; mais de la musique.

M. Smith.—C'est de ma composition.

## COMMENT ELLES DONNENT LA MAIN

"La façon de donner la main correspond au tempérament de la femme.—SAINT THOMAS D'AQUIN."



**I**  
Vigoureuse, alerte, cheveux bruns dorés, pas jolie, mais avenante. Vous tend d'un geste prompt ses deux mains à la fois : mains souples, un peu fortes, admirablement modelées. Ne vous lâche que quand vous n'avez plus rien à lui dire ; s'assied alors, pense à autre chose et ne retrouve son entrain que pour un autre visiteur.

**II**  
Air évaporé, frimousse provocante, rire sonore et gai, lèvres épanouies. Vous vous attendez à une chaude poignée de main, et elle vous laisse très désappointé en ne vous donnant qu'une étroite distraite et banale.

**III**  
Encore très jeune, fourre sa main dans la vôtre, en regardant en l'air, et s'étouffe du plaisir que vous avez à sentir sa peau fraîche.

**IV**  
A voulu, autrefois, se faire religieuse. S'est mariée. Vous donne ses doigts longs et froids d'un air contraint, et remet aussitôt ses gants.

**V**  
Très jolie, très élégante vous offre la main avec des airs ravies, mais la retire si vous faites mine de la garder. Se plaint que vous ayez froissé sa peau de soie rosée, que vos bagues aient meurtri ses doigts délicats. A une main délicate, aime qu'on la remarque.



**VI**  
Teint très blanc. Vous tend une main très parfumée. Aime qu'on lui parle en la pressant.

**VII**  
Cheveux très noirs, longs yeux bleu clair, bouche mince, dents petites, séparées, éclatantes sur le visage brun. Elle se dégage avec une perverse lenteur.

**VIII**  
Blonde, grasse, regards humides, joues fraîches, bouche rosée. Offre à peine le bout de ses doigts.

**IX**  
Exquise, raffinée, toujours vêtue d'étoffes légères, de couleurs délavées. N'est ni poétique, vient brusque qui va de bas en haut et de haut en bas. Ainsi plurielle, ni positive. N'est plusieurs fois de suite. Vous laisse sourire. Ne donne sa main vent brisé par son étroite énergique que strictement gantée.

**X**  
Brune, des muscles plutôt que des nerfs ; taille moyenne, épaules larges. Serre la main virilement d'un moult. N'est ni poétique, vient brusque qui va de bas en haut et de haut en bas. Ainsi plurielle, ni positive. N'est plusieurs fois de suite. Vous laisse sourire. Ne donne sa main vent brisé par son étroite énergique que strictement gantée.

## DANS LES GORGES D'OLLIOULES

## SOUVENIRS DE CHASSE

En revenant d'un voyage que je fis en 1872 dans nos possessions d'Algérie, j'avais été passer quelques semaines chez un de mes anciens camarades de régiment, cet excellent G..., alors capitaine de gendarmerie à Ollioules, dans l'arrondissement de Toulon.

Les exigences du service retenaient G... hors de la maison plusieurs jours par mois et je cherchai mes loisirs en arpentant la forêt en tous sens, tantôt d'un côté tantôt de l'autre, à la recherche d'un gibier assez rare pour un habitué des giboyeuses plaines Algériennes.

Une après-midi que j'avais parcouru les arides gorges d'Ollioules, je m'égarai ; la partie de la forêt où je me trouvais était fort épaisse, et le soleil venait de se coucher quand de guerre lasse, harrassé de fatigue et désespérant de trouver mon chemin la nuit, je me décidai à chercher un abri dans le fourré.

Il faisait déjà fort sombre et j'avisais un arbre au pied duquel je pus m'étendre le plus commodément possible quand je découvris une éclaircie ; c'était une clairière assez vaste, au centre de laquelle se dressait une tour carrée en ruines, si délabrée que j'hésitais d'abord à m'y aventurer.

Néanmoins je tentais l'aventure et après avoir péniblement enjambé force décombres, je trouvais enfin une brèche par laquelle je pénétrais dans la ruine.

La lune qui venait de se lever, l'éclairait d'une façon fantastique par le plafond troué et rappelait à s'y méprendre, le fameux décors du cloître de Robert le Diable. J'avancais avec précaution et apparus dans un angle quelques degrés qui me paraissaient devoir appartenir à un de ces escaliers si chers à nos aïeux, ménagés dans l'épaisseur de la muraille.

J'allumai quelques allumettes et montai jusqu'au premier étage, non sans peine car les plantes sauvages poussaient là comme dans un champ ; de cette salle je continuai mon ascension jusqu'à la plate-forme surmontant la tour où quelques créneaux subsistaient encore.

La nuit devenait fraîche et après avoir examiné, à la clarté de la lune, la clairière et la forêt, je redescendis dans la salle basse, décidé à passer la nuit là.

Je me blottis donc le mieux qu'il me fut possible dans un coin abrité du vent et essayai de dormir.

J'ai été soldat dix ans et fait campagne au Sénégal et en Algérie, je ne suis pas poltron et néanmoins cette ruine me rappelait cent histoires plus idiotes les unes que les autres.

Mon imagination éveillait les souvenirs des faux monnayeurs qui, il y a trente ans à peine, au dire de mon ami G..., habitaient encore ces forêts ; des chauffeurs de sinistre mémoire qui y avaient aussi élu domicile ; des bandits échappés du bagne de Toulon qui, disaient les bonnes femmes, y trouvaient bon gîte en attendant qu'ils puissent s'éloigner.

Enfin, je ne fus plus rassuré du tout, le froid augmentait, j'étais vêtu à la légère et je n'avais presque rien mangé étant parti de bon matin. Cette disposition physique agissait vraisemblable-

ment sur mon esprit et j'avais beau me raisonner, me prouver *in petto* qu'il était honteux à un homme de mon âge et de ma profession d'avoir de semblables idées, rien n'y faisait. Si bien que j'armai les deux coups de mon fusil que je plaçais bien à ma portée et que je résolus de ne pas m'endormir; mais toutes ces absurdes histoires repassaient dans ma tête comme les images d'un Kaleïdoscope et sans que je pusse les en chasser.

La fatigue finit par l'emporter et je m'endormis quelque effort que je fisse, pour ne pas succomber au sommeil.

Combien de temps dura ce sommeil? je ne le sais, mais il me semblait que je venais seulement d'y céder quand un bruit de pas m'éveilla brus-

quement. D'un bond je me lève et m'approche de l'ouverture qui servait de porte.

Plusieurs ombres se mouvaient lentement dans les broussailles qui environnaient la tour; l'une d'elles, la plus rapprochée se dirigeait délibérément vers la brèche et n'en était plus qu'à quelques pas.

J'eus à peine le temps de me plonger dans l'obscurité et me trouvais acculé dans l'angle où, s'ouvrait l'escalier conduisant à la plate-forme.

A ce moment, l'homme pénétrait dans la tour qu'il semblait bien connaître; il me touchait presque et je me demandai avec anxiété comment tout cela allait cela allait finir quand il s'éloigna un peu, se rapprocha de l'ouverture éclairée et

tira d'un carnier qu'il portait en sautoir un objet que je supposais de suite, à sa forme, être une de ces lanternes sourdes dont se servent les voleurs.

En effet il se mit à battre le briquet et je dus, en toute hâte, m'engager dans l'escalier.

J'en avais à peine franchi quelques degrés et ce, avec les plus grandes précautions pour ne faire aucun bruit quand une vive lumière jaillit de la lanterne et que quatre ou cinq hommes à mines rébarbatives, vêtus en haillons sordides et armés de fusils, apparurent dans la brèche.

Je continuai à monter l'escalier à reculons et espérant n'être pas aperçu par ces hommes venant du dehors et éblouis par lumière quand je pensais soudainement à mon fusil, posé dans un



XI

Blonde cendrée aux sourcils châtaîns, aux grands yeux gris, le nez fort, la figure ronde, les lèvres épaisses, très rouges. Présente sa main la paume en dessus, se la laisse presser sans répondre.

XII

Très pâle, des yeux noyés, des sourcils à peine visibles. Vous offre timidement une main étroite, longue, très molle et tout à fait humide qui vous laisse le désir de vous essuyer avec votre mouchoir de poche.

XIII

Peau dorée, veloutée; regards brillants. taille moyenne, admirablement proportionnée; lèvres souriantes. Appuie sur la vôtre la paume de sa main.

XIV

Visage ordinaire, air bonne enfant. Donne carrément sa main à qui lui plaît, n'y entend pas malice et y va solidement d'un vigoureux *shak-hand*.

XV

Très grande, admirablement faite, visage classique. Allonge son magnifique bras par un mouvement très étudié, et vous tend une main de statue qui vous laisse impassiblement froid.



XVI

Petite, maigre, de couleur indécise, blonde au soleil, brune dans l'ombre, teint pâle, visage fatigué, intéressant, lèvres fermées. Vous donne la main et serre la vôtre nerveusement.

XVII

Femme grande, très mince, souple, nonchalante. Des yeux souriants et cernés; lèvres fines que le sourire accentue; tend la main sans empressement, et répond à la vôtre par un mouvement faible.

XVIII

Petite figure de vierge. Grands yeux étonnés, lèvres boudeuses. Tend une main mignonne, aux doigts innocents quoique chargés de bagues brillantes; la retire subitement.

coin près de la porte et dont la présence devait véritablement me trahir.

Si je l'avais seulement eu entre les mains ? mais je n'avais plus que ma cartouchière devenu inutile et mon couteau de chasse, arme solide, mais bien faible défense contre cinq ou six bandits bien armés.

Hélas, j'en comptais bientôt plus de vingt qui, successivement pénétraient dans la tour ; ils étaient armés de fusils ou de carabines et je pensais immédiatement que, s'ils s'arrêtaient dans la salle basse et y déposaient leurs armes, mon fusil pourrait peut-être rester inaperçu parmi les leurs.

Pour l'instant, le plus pressé était de me dérober à leurs investigations et il ne me restait qu'une chance de salut, gagner la plate-forme et y attendre leur départ.

Peut-être trouverais-je une occasion de m'éloigner ; dans tous les cas si, comme je l'espérais, ils ne montaient pas jusque-là, j'en serai quitte pour une nuit passée à la belle étoile. Ce n'était pas la première et cela me rappelait ce fameux affut à la panthère, près de Saïda, où un de mes bons amis du régiment, cet enragé de Boiron m'avait fait rester sept heures sans bouger dans l'attente du fauve qui du reste, n'était pas venu.

Un peu rassuré par cette perspective, je me mis en devoir de gravir dans le plus grand silence le petit escalier, et j'y parvins avec beaucoup de temps et de peine, mais sans faire aucun bruit.

Quand je pensais qu'il suffisait d'une petite pierre détachée par mégarde et roulant sur les marches ; pour trahir ma présence, redoublai de précaution, appelant à mon aide la science de l'indien se glissant dans les herbes ou de l'Arabe essayant de surprendre une sentinelle.

J'arrivais enfin à la bien heureuse plateforme et me blotis dans l'angle du parapet, qui de l'ouverture de l'escalier, attendant les événements dans une anxiété facile à comprendre.

J'avais exploré du regard la plateforme, du reste peu vaste et constaté quelle ne pouvait m'offrir aucune cachette.

Il ne fallait pas penser à descendre extérieurement d'une hauteur de plus de soixante pieds, sans corde et avec l'agréable perspective de servir de cible vivante à quelqu'un des bandits placés en sentinelle. La bande paraissait se croire en parfaite sécurité et à l'abri de toute attaque.

Un grand feu dont j'apercevais la lueur se reverberant sur les pierres et dont la fumée passait par la cage de l'escalier, me faisait vivement regretter de n'en avoir pas ma part.

Mais décidément, je préfèrai encore avoir froid seul sur ma plateforme, éclairée seulement du rayon de lune, que chaud en compagnie de mes voisins.

Ils mangiaient et buvaient probablement car j'entendais un cliquetis de bouteilles qui m'agaçait un peu, j'avais grand faim et cela me faisait évoquer l'image de l'infortuné Tantale.

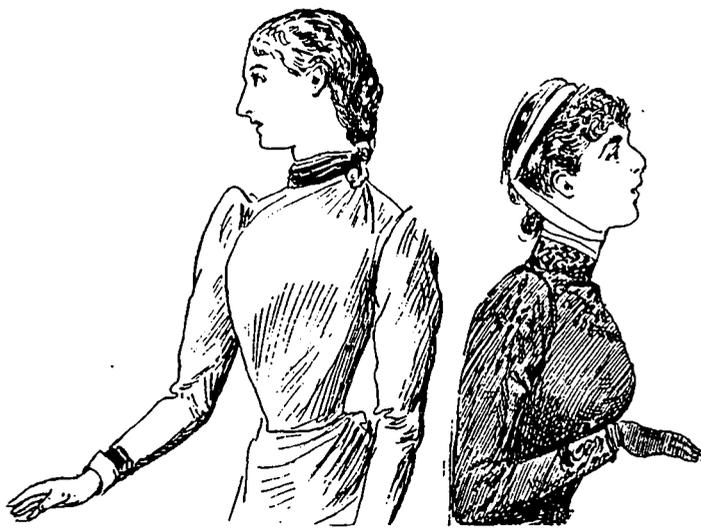
En prêtant l'oreille, j'entendis même une voix brève qui paraissait donner des ordres ; ce devait être le chef de l'honorable compagnie. Car le silence accueillait ces paroles.

Je crus comprendre qu'il s'agissait de surprendre un château voisin ou une grande ferme et que l'affaire pouvait être chaude, mais je ne pus comprendre exactement ce qui fut dit ; nul doute cependant, j'avais pour voisins et à une proximité dangereuse pour ma sûreté, une bande de chasseurs qui préparaient une expédition.

Ah ! si mon ami G... avec quelques hommes de sa brigade avait eu la bonne idée de passer par là ?

Le silence s'était fait et je supposais que les bandits allaient déguerpir, mais je fus désagréablement détrompé car, après ces paroles, le bruit de bouteilles recommença, puis quelques chants, assourdis d'abord, ensuite lancés à pleine voix, ce qui prouvait bien que ces messieurs se savaient en sûreté.

Ces chansons, dans l'argot le plus hideux, n'a-



XIX

Très jeune, très fraîche, très pondérée. Se laisse prendre la main d'un air indifférent, ne répond pas à la pression et la retire tout aussitôt.

XX

Air délicat, morne, lassé. Semble n'avoir que le souffle. C'est à peine si vous pouvez réussir à saisir sa petite main froide qui, aussitôt prise, vous surprend par une pression énergique.

vaient trait qu'à des exploits de voleurs, d'assassins et de chauffeurs, et étaient accompagnés des plus horribles blasphèmes.

Cela dura longtemps et je me demandais avec terreur si les bandits n'allaient pas quitter la tour ce matin là et s'il me faudrait les supporter encore jusqu'à la nuit suivante, quand le plus profond silence se fit tout à coup !

Était-ce, cette fois, le sommeil qui gagnait les buveurs ? Non, car en prêtant l'oreille à l'orifice de l'escalier, j'entendis des chuchotements et des bruits de pas étouffés à dessein ; puis celui tout particulier et bien connu d'un soldat de plusieurs fusils qu'on arme.

Que se passait-il donc en bas ?

A ce moment, entendant marcher parmi les pierres environnant la ruine, je regardais avec précaution par dessus le parapet et j'aperçus cinq ou six ombres s'éloignant en toute hâte dans diverses directions et se dirigeant vers les extrémités de la clairière.

C'était donc une alerte qu'avait dû donner la sentinelle ! Mais comment n'avais-je rien entendu, moi qui dominant la campagne, aurais du entendre le premier, le moindre bruit venant de l'extérieur ?

J'attendis quelques minutes qui me parurent

### UN MAUVAIS REVE



Trois heures du matin. Les enfants étaient amusés à faire des hommes de neige dans la journée. — Franc-Jugosier (rentrant chez lui un peu ému). — Oh moment ! V'là encore ma belle-mère ! Il me semble pourtant que je l'ai enterrée lla semaine dernière.

des heures et je vis revenir un à un, les éclaireurs qui étaient sortis de la tour ; puis, les chuchotements recommencèrent.

J'aurai donné gros pour qu'une ronde de forestiers, à défaut des gendarmes de mon ami G... passât à portée de la voix, mais il n'en était pas question malheureusement.

Le silence s'étant fait à nouveau, j'entendis avec stupeur, des bruits de pas dans l'escalier qui conduisait à mon refuge ; celui ou ceux qui montait le faisaient dans le plus grand silence ; mais si faible quel fut, la voûte de l'escalier formant trompe comme la vulve d'un coquillage, me transmettait le bruit fidèlement.

Le sens de l'âme avait acquis chez moi une telle acuité que je perçus bientôt le bruit de la respiration de celui qui montait, car j'acquis la certitude qu'il était seul.

Une angoisse terrible succéda sans transition à la demi quiétude que j'éprouvais quelques minutes avant.

Qui pouvait amener là un homme ? Pourquoi était-il seule et amortissait-il ainsi le bruit de ses pas ?

Il espérait sans doute surprendre celui qui avait pénétré dans son repaire et qu'un signe quelconque avait dû trahir ?

Ce devait être mon fusil ou quelqu'autre objet oublié par moi ; la trace de ma couche peut-être ? Que faire ?

Et le bruit de pas, quoique lent se rapprochait toujours ; j'entendais plus distinctement la respiration de mon ennemi invisible.

Il devait avoir atteint la salle du premier étage, car j'entendis le bruit étouffé de ses pas allant, de droite à gauche.

Le bandit cherchait évidemment si sa proie était là et ne l'y trouvant pas, il allait monter jusqu'à la plate-forme.

Que faire ? Pour la centième fois, je me posais cette question sans y trouver de réponse.

Fallait-il attendre mon ennemi à la sortie de l'escalier et profiter de l'avantage que me donnerait une attaque imprévue pour m'en débarrasser ?

Mais, outre qu'il me répugnait horriblement de plonger mon couteau de chasse dans le cœur d'un être humain, aussi méprisable qu'il fût, avant qu'il m'eût attaqué, je pensais aux conséquences probables de la lutte ; au bruit inévitable qui se produirait et avvertirait les gens d'en bas ?

Puis, si cet homme venait ainsi seul, ce n'était pas sans s'être concerté avec ses acolytes. Ils savaient sans doute, n'avoir affaire qu'à un seul homme ? Mon adversaire devait être bien armé et il savait que je n'avais plus de fusil ?

Peut-être même se flattait-il de me surprendre, grâce au peu de bruit qu'il faisait et que la disposition seule de l'escalier m'avait fait percevoir ?

Toutes ces réflexions, qu'il me faut dix minutes pour vous retracer, je les fis en une seconde.

Puis, je me demandais si je ne défendrais pas, nouveau Bayard, mon refuge contre ces vingt bandits, les exterminant un à un, à mesure qu'ils se présenteraient à l'étroit orifice en comblant l'escalier de leurs cadavres ?

Ah ! si j'avais eu mon fusil !

Cet argument, joint à ma cartouchière bien garnie et à mon couteau, m'aurait peut-être fait tenter cette folie ; mais je n'étais pas armé pour une telle lutte et, tout compte fait, il valait mieux pour moi chercher autre chose. J'eus l'idée de sauter en bas de la maudite tour ; mais, outre la hauteur qui était effroyable et les débris de pierre cachés dans les broussailles et l'herbe, qui pouvaient rendre la chute extrêmement dangereuse, sinon mortelle, le bruit que je ferais attirerais inévitablement l'attention de quelques-uns des bandits, qui auraient alors bon marché de moi.

A ce moment, le bruit des pas était tellement rapproché que je supposais, à chaque seconde, voir apparaître mon ennemi ; il redoublait de précautions et n'avancait qu'avec la plus extrême lenteur.

Je pris brusquement une décision toute nou-

velle que m'inspira le danger imminent qui me menaçait ; je me glissai à l'extrémité de la plate-forme opposée à l'escalier, puis, tirant mon couteau de sa gaine, je le pris entre les dents, pour être prêt à tout événement et, ayant vivement escaladé le parapet, je mis un de mes pieds dans un interstice de la muraille et me suspendis dans le vide.

Il était temps ! A ce moment précis apparaissait à l'orifice de l'escalier, la tête, puis les épaules d'un homme ! Il me tournait le dos et la lune, l'éclairant, me fit le détailler parfaitement.

Il était vêtu d'une blouse en loques, coiffé d'un chapeau de feutre troué et armé d'un fusil à deux coups qu'il tenait prêt à tirer, le doigt sur la détente.

Avant de sortir complètement de l'escalier, il explora, d'un lent mouvement de tête toute la partie de la plate-forme qui lui faisait face, puis, se retournant à demi la portion opposée.

N'apercevant rien, il sortit de son trou et je pus voir sa face horrible, portant les stigmates de tous les vices.

Les yeux éraillés et son nez bourgeonné disaient son intempérance et son affreux regard indiquait les passions qui devaient l'agiter.

Je vis alors qu'il portait un revolver et un énorme couteau dans une ceinture de cuir ; il semble hésiter un moment, son doigt abandonna la détente de son fusil et je me flattais qu'il allait s'en aller, ne trouvant pas ce qu'il cherchait, quand, à mon grand effroi, je le vis s'avancer vers les créneaux opposés à celui où j'étais et regarder dans la campagne.

Il ne s'en approcha néanmoins pas au point de pouvoir découvrir quelqu'un qui, comme moi, aurait été suspendu à l'extérieur. Cela me rassura un peu.

Qu'il regarde ainsi de toutes parts, me disais-je, il acquerra la preuve que celui qu'il cherche a dû s'enfuir et je suis sauvé. Aussitôt qu'il sera redescendu, je remonterai sur la plate-forme que personne ne visitera plus après lui. Le bandit se dirigea vers une autre face de la tour, celle qui se trouvait à ma droite et regarda comme la première fois, sans s'approcher du parapet.

C'était l'instant de me dissimuler de mon mieux ; je tâtais avec le pied qui était libre et je trouvais, à 15 ou 20 pouces plus bas que la précédente une fente de la muraille qui me parut constituer un suffisant point d'appui ; ma main droite trouva également un trou où elle se cramponna avec l'énergie du désespoir, et de la gauche, abandonnant mon dernier point d'appui sur le parapet, je saisis un fragment de moulure entre les créneaux et la muraille neuve.

Je me laissai alors glisser doucement et me trouvai suspendu à deux pieds environ au-dessous du niveau du parapet.

Dans cette nouvelle position je n'entendais plus rien, et n'avais pas trop de toutes mes forces pour m'y maintenir les quelques minutes que je supposais devoir y rester. J'entendis un léger bruit au bas, au pied de la tour et me demandai avec angoisse si la lune ne me trahissait pas et ne me livrait pas ainsi aux balles d'une sentinelle, quand la pierre qui supportait ma jambe gauche roula de son alvéole !

Je sentis le danger qu'il y avait, soit à la laisser rouler en bas et dénoncer ainsi ma présence,

soit à la maintenir du pied ce qui reportait tout le poids de mon corps sur mes bras déjà fatigués.

A cette minute suprême—il y a de cela vingt ans et je ne puis me la rappeler sans qu'un frisson involontaire me passe dans les moelles—je sentis que quelqu'un me tirait mon couteau d'entre les dents !

Je levai la tête et j'aperçus avec terreur l'horrible tête du bandit et sa grosse main qui tenait le couteau.

Malgré ma résistance, il me l'arracha et s'étant accoudé sur le créneau, il éclata de rire.

—Ah mon gaillard ! dit-il, en grinçant des dents, tu crois comme ça qu'on peut la faire à Gorgu, dit Trippe-au-vent ! Il est trop vieux pour qu'on le trompe et tous ceux qui ont surpris ses secrets sont morts. Que faisais-tu là ? Qui t'a envoyé nous espionner ?

Je ne trouvais pas une parole ; la conscience de l'horrible position où je me trouvais, m'ôtait toute faculté.

Etre livré ainsi, sans plus de défense qu'un enfant de douze ans, à la merci de ce bandit ?

Ne pouvoir me défendre, et dépendre d'un geste de ce misérable !

Il ne me vint même pas à l'idée de lui dire que j'étais un chasseur égaré là bien malgré lui et que je n'avais aucune idée de l'espionner lui et les siens ; que j'avais été surpris dans mon abri par leur arrivée. . . . Rien !

Je sentais trop bien du reste, que ce serait abaisser ma dignité d'homme et de soldat que chercher à attendre cette brute.

J'étais perdu et rien ne me pouvait sauver. Involontairement je pensais à ma famille à mes amis, un peu à la vie que j'allais quitter jeune encore. . . .

Mais, le bandit tira lentement son revolver de sa ceinture, l'arma et m'en ayant placé le canon sur le front, me dit :

« Allons, saute ou je tire, » et il ricanait comme Satan seul peut le faire.

Mes forces étaient à bout, mes doigts crispés lâchaient prise et je sentais que j'allais être précipité. . . .

Je vis à la contraction de son visage que le coup allait partir et involontairement je fermai les yeux. . . .

Une sensation intense de froid me passa dans les veines depuis la nuque jusqu'aux pieds ; mes nerfs se détendaient, j'allais lâcher prise, l'horreur de ma lamentable fin était à son comble, quand. . . je m'éveillai.

J'étais courbé dans un coin de la maudite tour et une bise glaciale, s'introduisant par la brèche, m'avait littéralement gelé ; l'aube allait paraître.

Je me levai d'un bond, encore mal éveillé et ne sachant plus où s'arrêterait la réalité et où commençait l'affreux cauchemar qui m'avait assailli ; mon fusil était à côté de moi, là où je l'avais placé la veille ; je le saisis fébrilement et je sortis de la ruine.

Rien de suspect dans les environs, mais je ne me sentis rassuré que lorsque je sentis sous mon

UN EXCELLENT APPRENTISSAGE



Alfred.—Hello ! Que fais-tu là ?  
Joseph.—Je m'exerce. Tu sais que je me marie à Pâques !

pied la mousse de la forêt et que la ruine eut disparu à mes yeux.

Le soleil se levait alors, les oiseaux chantaient le printemps, et m'étant orienté, j'eus bientôt trouvé un sentier de pâtre qui me permit de regagner la route.

L. PERRON.

LES CONSÉQUENCES D'UN BON TOUR

Alfred.—Est-il vrai que les blessures d'Albert sont les conséquences d'une mauvaise plaisanterie ?

Armand.—Pas du tout ; on lui a fait croire qu'un des membres du barreau, des plus gros et des moins plaisants, était sourd et Alfred, pour s'amuser, a été le traiter de fou.

Alfred.—Alors ?  
Armand.—Alors, ce n'est que parce que le monsieur n'était pas sourd que le bon tour d'Alfred a tourné en mauvaise plaisanterie... pour lui.

TOUT LE MONDE EMPRUNTE

Madame (parlant sévèrement à un mendiant). —Vous n'avez pas honte de mendier à votre âge et avec une santé comme la vôtre ?

Mendiant.—Vous me traitez trop sévèrement, madame. Je ne mendie pas, mais étant temporairement incapable de réaliser mon actif, je cherche à négocier un petit emprunt.

VOX POPULI...

Madame.—Jeanne, je n'aime pas autant ce thé que celui que vous achetiez avant.

Servante.—C'est étrange, madame ; moi, la cuisinière, son cousin, qui est venu hier, l'homme de police, enfin tous nos amis le trouvent supérieur à celui que nous usions jusqu'à présent.



UNE BRIGADE EFFECTIVE.

## LA NÉCESSITÉ EST LA MÈRE DES INVENTIONS



I

Le père Latulippe pelletait un banc de neige, quand il aperçut un chien féroce courant sur lui.



II

Pas de refuge possible ! Alors il plante sa pelle et en fait un mannequin avec ses propres vêtements.



III

... puis il se saute en traversant le banc de neige.

## PINCEE DE CONSEILS

Qu'on trouvera utiles après le 1er Mai.

## COLLE FORTE LIQUIDE

On la prépare en ajoutant à la colle forte ordinaire environ son volume de vinaigre et le quart d'alcool. On peut y ajouter un peu d'alun afin qu'elle ne s'altère pas. Cette colle se conserve très longtemps.

Autre moyen.

Dissoudre au bain-marie : gélatine transparente, une partie ; acide acétique très fort, une partie ; alcool, 1 4 partie ; alun un peu.

## COLLE FORTE INCORRUPTIBLE

Dissoudre au bain-marie : colle forte de Givet, 2 livres ; eau 2 livres ; ajouter peu à peu à cette solution : acide azotique à 36°, 8 onces.

## MOYEN DE RECOLLER L'AMBRE

C'est pour un fumeur une vive contrariété que de casser un beau bout d'ambre. Pour souder ensemble les deux morceaux, il suffit d'humecter, avec une solution de potasse caustique les surfaces qu'on veut unir et ensuite de les presser à chaud l'une contre l'autre.

## CIMENT POUR RACCOMMODER LE CRISTAL

Prenez un demi-verre d'esprit-de-vin, pour faire fondre une demi-once de colle de poisson, dans une fiole légèrement bouchée, que vous mettrez dans un pot de terre rempli de sable. Placez le pot près d'un feu doux, pendant au moins vingt-quatre heures ; ayez soin que votre fiole n'ait pas

une trop grande chaleur, car cela ferait évaporer l'esprit-de-vin. Dès que la colle de poisson aura pris l'apparence d'un nuage brun foncé, au fond de la bouteille, ajoutez y deux cuillerées d'eau chaude et secouez bien le tout ensemble ; votre ciment sera fait. Quand vous voulez en faire usage mettez pendant quelques minutes votre fiole dans l'eau chaude, chauffez un peu les bords de l'objet cassé et appliquez votre ciment avec un pinceau ; attachez les parties rejointes avec un ruban ou une ficelle, que vous retirez au bout de deux ou trois jours.

Il y a quelque danger de faire éclater le pot et de se blesser si on le chauffe trop ou si la fiole est bouchée trop fort.

## AUTRE PROCÉDÉ POUR RESTAURER LE VERRE ET LE CRISTAL BRISÉ

En faisant dissoudre du talc dans de l'esprit-de-vin bouillant, vous vous procurerez un mastic transparent ; vous le laisserez un peu refroidir, et, avec un pinceau très fin, vous en mettrez tout le long des cassures vous rajusterez bien les pièces, vous les assujétirez de votre mieux, selon leur nature, soit en les appuyant contre quelque corps dur, et en faisant entrer d'autres corps dans l'intérieur du vase comme un moule (pour soutenir de l'autre côté le morceau rejoint), soit en le liant avec des cordons plats, Quand les pièces rejointes ont une forme ronde, comme les cordons n'y pourraient pas tenir, il faut mettre entre les pièces et le cordon une petite planchette qui sert d'appui. A l'aide de ces précautions (que, du reste, il faudra prendre toutes les fois que vous raccommoderez avec une colle quelconque des objets creux et de forme cylindrique), les pièces seront si bien réunies, que l'œil pourra à peine apercevoir les cassures ou les joints.

## MANIÈRE DE RACCOMMODER SOLIDEMENT LE MARBRE, L'ALBÂTRE, LA PORCELAINE

On verse dans un vase une demi-pinte de lait et une demi-pinte de vinaigre : lorsque le lait est parfaitement caillé, on enlève toutes ses parties solides, et, dans le liquide qui reste, on jette quatre ou cinq blancs d'œuf qu'on fouette jusqu'à ce que leur mixtion avec le liquide soit complète. On place ensuite un tamis garni de chaux vive, réduite en poussière très fine, qu'on fait tomber lentement dans le vase jusqu'à ce que le liquide qu'on a soin de remuer, ait pris la consistance d'une pâte.

On obtient ainsi un mastic avec lequel on raccommode très proprement et très solidement le marbre, l'albâtre, la faïence, la porcelaine ; le mastic sèche très promptement, et il est à l'épreuve du feu et de l'eau.

## COLLE LIQUIDE POUR LA PORCELAINE

Colle de poisson, 1 partie ; acide acétique cristallisable, 4 parties ; chauffer jusqu'à ce qu'elle se prenne en gelée à froid.

## MASTIC POUR BRIQUES ET PORCELAINES

Silicate neutre de soude, 1 partie ; magnésie calcinée, 1 partie ; oxyde de zinc, 1 partie. Appliquer et laisser sécher, puis porter au feu.

## L'UTILISATION DES INUTILITÉS

Entre mères :

--Comment donc avez-vous songé à faire de votre fille une pianiste ?

--Mais elle ne savait rien faire de ses dix doigts.

## LE POUR ET LE CONTRE DU TOBOGGANNING



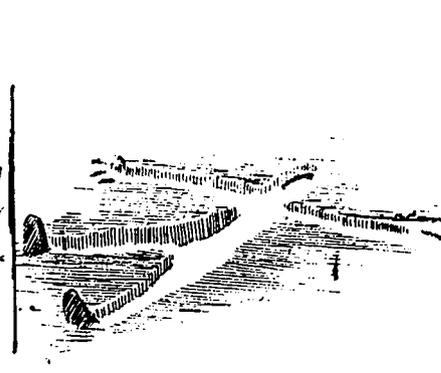
I

Le tobogganning est un plaisir divin...



II

Excepté dans les côtes trop brusques



III

quand on perd connaissance dans un banc de neige.



IV

C'est alors qu'on ne retrouve pas à la maison d'un cœur léger.

LES PLAISIRS DE LA RAQUETTE



I

M. Proudhon. Il a raison, ce journal; il faut pour maigrir prendre de l'exercice en raquettes.



III

—C'est vrai; j'oubliais que puis-que ça s'appelle raquettes on ne peut pas descendre l'escalier avec.



IV

—Je crois que je ferais bien d'ajouter quatre ou cinq cordes de plus... Voyez-vous, pour une première fois.



V

—Au moins ça n'est pas de la glace. Quelle différence! On tombe comme dans le beurre.



IV

—Tiens! Je les croyais trop longues par derrière; et voilà que c'est la même chose par devant! Je ne sais pas pourquoi ces imbéciles là ne font pas des raquettes rondes.



VII

Hello! Qui me frappe dans le dos? Les malheureuses! Encore elles!



VIII

—Ha! ha! Je savais bien que je me relèverais! Maintenant, j'ai attrapé le tour...



IX

—Oui... de tomber encore. Tomberre de chien malade!!!



X

Faudra que je revienne encore, l'année prochaine ou dans deux ans.

FEUILLETON DU SAMEDI

VENGEANCE FEMININE

(Nouvelle)

Tu me demandes bien souvent, Yorick, comment et pourquoi je t'ai aimée!... idolâtrée, pour être vrai!... C'est un des romans les plus étranges et les plus bizarres de ce monde!... Si tu es désireux de le connaître, écoute avec recueillement cette odyssee de ma vie.

Il y a quelques années, ou mois de janvier, vers cinq heures du soir, heure où le jour commence à faire place à la nuit, je me trouvais rue de la Chaussée-d'Antin, me disposant à aller rendre visite à ma chère grand-mère.—Une femme cheminait devant moi: l'élégance de sa taille et la noblesse de sa démarche attirèrent mon attention. Mon imagination aidant, je me la représentai jeune et belle. En femme distraite, songeant peut-être à ses nombreux adorateurs, et sans souci des voitures, elle tomba brusquement l'angle de la rue de Provence, se jetant ainsi, en vraie étourdie, sous les pas d'un cheval. L'animal bondit, fit un mouvement en arrière et laissa ensuite tomber lourdement sa tête sur celle de la jeune femme qui, sous ce choc imprévu, vacilla, et perdant ainsi l'équilibre, allait être inévitablement écrasée...

Avec une rapidité dont je n'ai jamais pu me rendre compte (n'est-il pas des secondes dans la vie, où, échappant à soi-même, on ne peut apprécier ses actions?) je m'élançai vers elle, la pris par la taille tout comme si elle avait été un bébé, et je la déposai sur le trottoir, lui sauvant ainsi l'existence, non sans

avoir éprouvé une douce émotion en la sentant si près du mien; émotion cependant mélangée de profonde terreur pour le danger qu'elle avait couru.

Je la saluai respectueusement en lui disant:

—Heureusement, madame, vous êtes légère, sans cela?

Quoique profondément troublée (pouvais-je en douter? les pulsations de son cœur s'étaient répercutées dans le mien pendant quelques secondes...) elle eut l'à-propos de me répondre avec une grâce exquise, rendue plus touchante par sa pâleur.

—Au physique, monsieur, seulement, et mille fois merci!

—De l'esprit!... malgré le danger couru, c'est merveilleux, lui dis-je.

—De l'esprit? En vérité, je ne suis, répliqua-t-elle, et ses grands yeux exprimèrent l'étonnement.

Si elle niait son esprit, elle ne pouvait tout au moins nier sa frayeur, si bien affirmée par ses lèvres tremblantes et décolorées.

Aussi, en la regardant, avais-je envie de la serrer de nouveau dans mes bras, imitant ainsi les mères quand elles apaisent les terreurs de leurs enfants.

Un petit groupe s'était formé autour de nous et l'embarras de la jeune femme était évident, en se voyant entourée.

—Acceptez mon bras, madame, pour faire quelques pas, cela me permettra d'arrêter une voiture pour vous y faire monter.

—Merci, monsieur, je peux rentrer à pied.

En prononçant ces mots, son regard avait une expression indéfinissable qui me troubla tristement.

—C'est impossible, répliquai-je, vous pouvez à peine vous soutenir. Vous ne pouvez

le faire tout au moins qu'accompagnée. Je vous en supplie, acceptez mon bras.

Sans répondre, elle fit un signe négatif.

—Je vous suivrai alors de loin, veillant ainsi sur vous, malgré votre refus.

—Cette sollicitude, dont je suis touchée, n'est pas nécessaire. Merci, monsieur, et adieu! me dit-elle en me tendant sa main, avec une espèce de contrainte.

Ce dernier mot était un congé définitif; ne voulant point l'accepter, je repris:

—Adieu! non, madame, vous ne passerez point ainsi dans ma vie. Je veux... (ses grands yeux, en entendant cela, me parurent se dilater étrangement.) Pardonnez moi, je désire vous revoir!... Pour retrouver, après cet accident, le calme dans mon cœur (son regard devint plus étrange encore) non, dans mon esprit troublé, ne dois-je savoir si votre santé n'a pas été altérée?

Sans me répondre, elle me salua de nouveau, et s'éloigna.—En homme bien élevé, il m'était défendu d'insister, mais, de loin, je la suivis et la vis entrer dans un charmant petit hôtel de la rue Blanche.—Était ce sa demeure? à tout prix il me fallait le savoir.

Prendre moi-même des renseignements, c'était impossible.—Si elle demeurait là, ne pouvait-elle pas, de sa fenêtre, sans être aperçue, guetter les faits et gestes de cet importun qui, fier de son sauvetage, se croyait le droit d'entrer dans sa vie? Et alors, ne le prendrait-elle pas en haine?

Mais, le lendemain, je chargeai de ce soin mon valet de chambre, François, fin limier, expert en la matière. Le prince de X... l'y avait si bien dressé pendant les dix années où il était resté à son service. D'ailleurs, ne dois-je pas confesser, à ma honte, avoir utilisé ses services pour ces soi-disants flirtages,

laissant chez l'homme, où tous les sentiments élevés n'ont pas sombré, de profonds regrets pour les heures perdues et surtout pour les sentiments si sottement gaspillés dans de si regrettables aventures.

Aussi, éprouvais-je un certain regret à charger François de ce soin qui me semblait profaner l'impression profonde reçue par cette rencontre ; impression qui devait avoir une influence si néfaste dans ma vie ! . . .

François, fier de sa mission, m'apportait, dès le lendemain, les renseignements désirés.

La vicomtesse de . . . était veuve, riche, sans enfants. Très jeune, elle avait perdu son père et sa mère, et habitait avec un oncle et une tante qui l'avaient élevée et dont elle était l'idole. Elle était nièce et belle-sœur de deux de mes intimes au Jockey-Club. — "On parle de son mariage à l'office" ajouta François ; — le drôle, avec son habileté habituelle, en était arrivé à trinquer avec les gens de la maison.

Cette dernière phrase, prononcée par François, me donna l'envie de le battre.

Se remarier, je ne lui en reconnaissais pas le droit, si ce n'était pas moi.

Je ne sais si François interpréta mes pensées, se laissant lire sur ma physionomie, car il s'empessa d'ajouter : "Voilà une veuve tout à fait bien pour monsieur."

De fort mauvaise humeur, me voyant deviné, je lui tournai le dos sans répondre.

Il fallait arriver à pouvoir se faire présenter chez elle, Mon nom, mes alliances, ma situation, me permettaient de le demander à son oncle ou à son beau-frère. Cependant, ne seraient-ils pas surpris de ma demande ? et pourrais-je leur parler d'elle sans leur laisser deviner mon amour naissant, tout en ayant la prétention de croire mon cœur trop bien fermé pour qu'on y puisse lire ? Par minute, les difficultés de cette présentation grandissaient dans mon esprit.

Tout en arpentant mon cabinet de travail, je renonçai à cette façon de procéder, et, m'en remettant à ma bonne étoile, je pris la résolution, n'étant pas le premier venu, de me présenter tout simplement chez elle, m'exposant ainsi à sa colère. Pour calmer cette appréhension, je me disais : "Elle aura pitié de moi, je me ferai humble !" Je fixai ma visite au lendemain, appréciant qu'il valait faire ce *coup d'état* au plus tôt pour tâcher de faire vibrer chez la vicomtesse, tout au moins un léger sentiment de gratitude à défaut de sympathie.

Cette décision prise, je ne fermai pas l'œil de la nuit !

En me regardant dans la glace, il me semblait être devenu laid ; je me trouvais gauche, le son de ma voix me déplaisait, et je me demandais si ma réputation de *gentleman accompli* n'était pas une raillerie. Jamais, je crois, je ne fus en ma vie aussi mécontent de ma personne.

Je la pressentais froide de caractère, sinon railleuse. Cette jeune femme me semblait posséder un de ces petits rires argentins, produisant l'effet d'une lame d'acier qui traverse le cœur ; rire qui anéantit l'homme le plus courageux et le rend même stupide. . . Dieu sait si nous le sommes en matière d'amour. . . Si je doutais de mon courage, je pouvais sans crainte, en ce moment suprême, affirmer ma stupidité.

Sous ces diverses impressions, je me fis annoncer le lendemain chez elle.

Le domestique, en tenue correcte, ouvrit la porte du salon à deux battants. En entendant annoncer le baron de X. . . (ton humble serviteur) les syllabes de mon nom, en se heurtant dans mon cerveau, me semblèrent faire un tapage infernal et l'envie de fuir me prit. . . Je n'en eus pas le temps. La vi-

comtesse s'était levée avec vivacité du fauteuil qu'elle occupait près de la cheminée, et s'avancant vers moi, elle me tendit sa belle main et me fit signe ensuite de prendre le fauteuil en face du sien, en me disant ; avec un son de voix adorable :

— Vous aviez donc bien envie de me revoir ?

— Pouvez-vous en douter, puisque, malgré votre refus, je me présente ici, au risque de me faire chasser par vos laquais ?

— On ne chasse pas le baron de X. . . reprit-elle d'une voix caline, on le reçoit malgré son audace (elle me menaça du doigt en souriant) et on lui donne à tout jamais le titre d'ami.

— Vous dessinez nettement, cruellement même, les situations, vicomtesse.

— Oui, j'ai l'habitude d'agir ainsi ; cela évite les malentendus et les récriminations ; chacun alors reste à la place qui lui est assignée. C'est très commode et je suis si paresseuse ! J'aime la vie qui coule toute simple et sans trouble.

Pendant qu'elle s'exprimait, une voix intérieure me disait : " Cette femme a plus d'esprit que de cœur." Ces femmes-là sont dangereuses, il faut la fuir ! Ah ! pourquoi ne l'ai-je pas écoutée ?

Oui, malgré ce sage avertissement, je restai. Ma visite se prolongea pendant plus de deux heures. La vicomtesse savait parler de tout, son intelligence était visible, son esprit charmant, le son de sa voix enivrant.

Au moment où je me levai pour prendre congé de la vicomtesse, elle me dit avec un sourire d'une adorable malice :

— Puisque vous n'avez pas été jeté à la porte, revenez souvent, je ne sors jamais avant quatre heures. Le samedi soir nous recevons, je vous présenterai à mon oncle et à ma tante, deux personnes âgées qu'on aime tout d'abord, et moi je les adore ! — Dieu ! comme le timbre de sa voix était pénétrant en prononçant ces derniers mots.

— Voilà votre invitation !

Elle me tendit une carte : à ma grande surprise, mon nom y était écrit.

— Comment ! vous saviez mon nom avant ma visite chez vous ?

— Votre nom ? — et elle sourit de ce sourire froid que j'avais pressenti. — Oui, je le connaissais. Mais c'est mon secret !

— Pourquoi donc est-ce un secret ?

— Quand nous serons de très vieux amis, je vous le dirai. Aussi, étais-je bien assurée de recevoir votre visite, j'ai même trouvé qu'elle se faisait attendre.

De plus en plus intrigué, je lui dis :

— En attendant de connaître ce secret, vous m'apparaissez, vicomtesse comme une fée, devenant tout. . . Mais, serez-vous une fée bienfaisante dans ma vie ? J'ai grand peur que non !

— Une fée bienfaisante, cela ennuie à la longue, et votre nature ne doit pas supporter l'ennui.

A ces derniers mots, le souvenir d'une femme dont j'avais méconnu la vraie tendresse se dressa devant moi. En véritable ingrat, je l'avais abandonnée, et cela, quand elle croyait être assurée de porter mon nom. Elle n'avait pas su me captiver en m'amusant, et misérables hommes que nous sommes, ne faut-il pas avant tout nous amuser ! — Cette appréciation vraie du caractère de notre siècle explique trop les méprises nombreuses qui se produisent dans les mariages. En insensés, nous allons chercher au dehors le faux, méconnaissant ainsi l'or vrai de notre intérieur.

Ces réflexions venant en foule dans mon esprit, je restai debout devant elle sans répondre, ayant l'air fort bête, sans nul doute.

Pour faire cesser mon embarras, elle rompit le silence, en disant avec un air moqueur :

— Aurais-je encore une fois deviné ?

— Peut-être, répondis-je machinalement. — Et après avoir baisé sa main, je descendis l'escalier de son hôtel, fort mécontent de moi, me promettant de ne plus le remonter. A quatre heures, le lendemain, vendredi, j'avais enfreint ma promesse, et j'étais chez elle, m'enivrant de sa vue, de sa conversation à nulle autre pareille.

Le samedi soir, je me rendis à sa réception ; le *tout Paris* aristocratique, artistique, élégant, littéraire s'y trouvaient réunis. Elle me présenta à son oncle et à sa tante, dont l'aimable accueil me toucha profondément. Dans ce milieu, j'étais heureux ; il me semblait toujours avoir connu la vicomtesse et vécu auprès des siens.

Il est impossible de rendre la grâce exquise avec laquelle Thérèse (c'est son prénom) faisait les honneurs du salon, l'oncle paralysé et la tante d'une santé délicate ne quittant jamais leur fauteuil. Elle était toute l'existence joyeuse de ces bons parents qui la considéraient avec amour, en la voyant si aimable et si spirituelle avec tout le monde.

Les hommes de son entourage subissaient son influence sans vouloir s'y soustraire. Cette appréciation faite, les tortures de la jalousie m'envahirent au point de m'absorber complètement : elle s'en apercevait. . . Quelquefois, me prenant en pitié, elle me faisait, de sa voix caline, l'aumône d'un mot de tendresse. . . Ah ! cette voix a-t-elle hanté mes nuits ! . . . Mais le plus souvent, elle paraissait jouir de mes souffrances. Que se passait-il dans son âme ? Ah ! Théophile Gautier avait raison, quand il écrivait : " L'âme d'une femme est comme la baie de Portugal. . . insondable ! "

Après quelques mois de cette torture adorée et détestée tout à la fois par son serviteur, un jour, brusquement, sans périphrases, je lui dis : " Voulez-vous m'épouser ? "

— Vous épouser, ah ! mon Dieu, un homme inoccupé, qu'il faudrait amuser (ce mot *amuser* revenait sans cesse sur ses lèvres), faites quelque chose, devenez député et nous en recauserons.

Alors, amoureux obéissant, je devins député. . . Cela m'était facile dans mon département ; je lui fis là, cependant, une grande concession.

Après avoir siégé pendant quelques mois au Parlement, je renouvelai ma demande.

— Vous avez parlé une seule fois, à la Chambre. Vous ne travaillez pas et n'avez rien fait qui vaille pour votre département. Devenez ministre, pendant ce temps-là, je réfléchirai.

Sur cette phrase, je pris mon chapeau, la saluai et sortis de chez elle ; Thérèse ne fit pas un geste pour me retenir. En rentrant chez moi, je dis à François : " Fais mes malles, je pars ce soir. " — Les malles furent faites, j'y partis pas, et le lendemain j'étais chez elle, quêtant un sourire, une douce parole. Jamais Thérèse ne fut plus charmante, plus séduisante ! . . . Hélas ! c'était pour mieux briser mon cœur ! . . .

C'était un jeudi que je l'avais rencontrée, ce fut aussi un jeudi que cette lettre, dénouement cruel de mon amour, me fut remise :

" Cher baron,

" L'heure de dévoiler mon secret est venue. Le jour où vous m'avez sauvé la vie, je vous ai reconnu. . . Comment cela ? direz-vous. . . C'est bien simple : j'ai eu en ma possession votre photographie. — Voilà pour le physique. — Quant au moral, je l'ai scrupuleusement étudié dans vos lettres écrites à Marthe

de X..., suivant ses ordres, les ayant lues avant de vous les faire remettre par la poste.

— Lorsque Marthe, devenue veuve, est allée en Italie, vous l'y avez suivie... A cette époque, j'étais en Espagne, le vicomte y étant resté plusieurs années attaché d'ambassade. Cela vous explique pourquoi vous ne m'avez jamais vue chez elle.

— Mais, lorsque pour Marthe l'heure de la profonde détresse de son cœur à sonné, elle s'est souvenue de moi, de sa sœur de lait, ma mère l'ayant allaitée pendant un mois, quand la sienne était souffrante (c'est là un trait d'union respecté par le temps) et elle m'a fait parvenir tout ce qui lui venait de vous.

— Ensuite, avant d'entrer en religion au couvent de Saint-Vincent de Paul, Marthe est venue pleurer votre abandon dans mes bras!... Ses larmes brûlent encore mon cœur!...

— Cette grande décision prise dans sa vie m'a bien attristée!... Cependant, ne vaut-il pas mieux donner son cœur aux pauvres, que de le donner à un homme pauvre de cœur?

— Dans vos lettres, j'ai lu entre les lignes. Pendant leur lecture, vous étiez là devant moi, je reconstituais l'homme audacieux et égoïste, se préoccupant seulement de lui, sans souci des désastres pouvant en dériver.

— Alors, persuadée que vous auriez l'audace de vous présenter chez moi, j'ai eu la folle idée de vous recevoir, de vous intriguer, de vous molester, en un mot, pour venger ma chère Marthe.

— Mais, il est imprudent de jouer avec le feu et j'ai craint d'avoir fait fausse route, lorsque j'ai apprécié chez vous le charme, la distinction réunis à une grande intelligence. Pas de fatuité! je vous prie, en lisant ces lignes, ce serait ajouter à votre avoir un défaut.

— Voyez comme je suis franche, j'ai craint de vous aimer; pour y échapper, je vous ai torturé de mon mieux... Ne fallait-il pas se sauver d'un danger plus dangereux que celui de la voiture?

— Mon plus sûr garant, cependant, pour ne pas vous aimer, a été le souvenir de ma chère Marthe... Je me serais trouvée misérable et indigne d'accepter votre nom, quand Marthe est morte au monde par votre refus de le lui donner.

— Avec votre nature, la noblesse de l'âme de Marthe devait être pour vous un livre fermé. Le tort, à vos yeux, de cette chère créature, si vraie dans son amour, a été de n'avoir pas su vous amuser.

— Si vous souffrez de ne plus me voir (en souffrirez-vous?) vous l'aurez bien mérité, ayant brisé la vie de la meilleure des femmes!...

— Quand ces lignes vous parviendront, nous aurons quitté Paris pour toujours.

— Vicomtesse Thérèse de X..."

Après cette lecture, je crus devenir fou!... Je donnai immédiatement, pour cause de maladie, ma démission de député.

Pendant deux ans, cher Yorick, j'ai couru le monde pour la retrouver, sans y réussir.

Hier, seulement, j'ai appris par son oncle qu'elle est maintenant en Italie et va se remarier avec le prince de... allié à la famille régnante de Savoie. L'idée m'est venue d'aller provoquer le prince en duel, de le tuer!... mais si elle l'aime, elle en mourrait peut-être?... et je l'adore encore!

Ah! Thérèse, vous avez éternellement vengé Marthe!...

DE RIBAS.

## LES LEÇONS DE JEANNE

Un enfant suivait sa sœur aînée qui vaquait aux soins de la ferme, l'interrogeant à chaque pas, et apprenant la vie, sans s'en apercevoir, sous cette douce institutrice.

— Pourquoi, Jeanne, semez-vous ainsi de bon grain à terre? demandait-il; le grain pousse avec peine et se vend cher; mieux vaudrait en faire du pain pour la ferme que le jeter aux poussins.

— À la longue, les poussins deviendront grands, répondit Jeanne, et chacun d'eux se vendra à la ville une pièce d'argent. *Il faut songer à la fin, ne pas compter sa peine et savoir attendre.*

L'enfant, persuadé, plongea sa main dans le van que portait la jeune fille, et donna lui-même la pâture aux volatiles empressés; mais il aperçut l'ânon qui regardait, et il s'écria:

— Jeanne, pourquoi Grison n'est-il pas aux champs avec les travailleurs pour tirer la charrette et porter l'herbe fraîche?

— Grison est jeune, répondit la fermière; il a maintenant besoin de repos, afin de prendre des forces; il ne faut pas sacrifier l'avenir au présent.

L'enfant n'insista pas, et il passa sur les longues oreilles de l'âne une main caressante; mais son œil rencontra le gros François occupé à rentrer des gerbes, et il s'étonna encore.

— Jeanne, à quoi bon tant se presser pour le b'é; dit-il; le temps n'est-il pas assez beau, et ne peut-on le laisser hors des granges?

— La pluie peut venir, répliqua Jeanne, et les sages ne chargent jamais demain de l'ouvrage d'aujourd'hui.

Et le petit Pierre alla aider le garçon de ferme à rentrer les gerbes.

Paéris! enseignements! dira-t-on. Peut-être; mais qui n'a pas besoin des mêmes leçons que l'enfant? Qui que vous soyez, négociants, artistes, industriels, hommes d'Etat, pensez bien

aux conseils de Jeanne, et dites si vous n'avez jamais oublié la fin et manqué de patience; si vous vous êtes toujours occupé de l'avenir plutôt que du présent, et si l'orage ne vous a point quelquefois surpris!

## LA PROIE ET L'OMBRE

Elle. — Franchement, Charles, tu n'as pas fait d'extra pour ton premier cadeau de fête, après notre mariage; je ne vois rien de particulièrement joli dans ce miroir.

Lui (timidement). — C'est parce que tu ne t'y regardes pas, ma chérie.

## THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 23 MARS, Après-midi et soirée.

LE MAGNIFIQUE DRAME INTITULÉ

## AFTER DARK!

[Excellente compagnie dramatique, splendides décors, etc.]

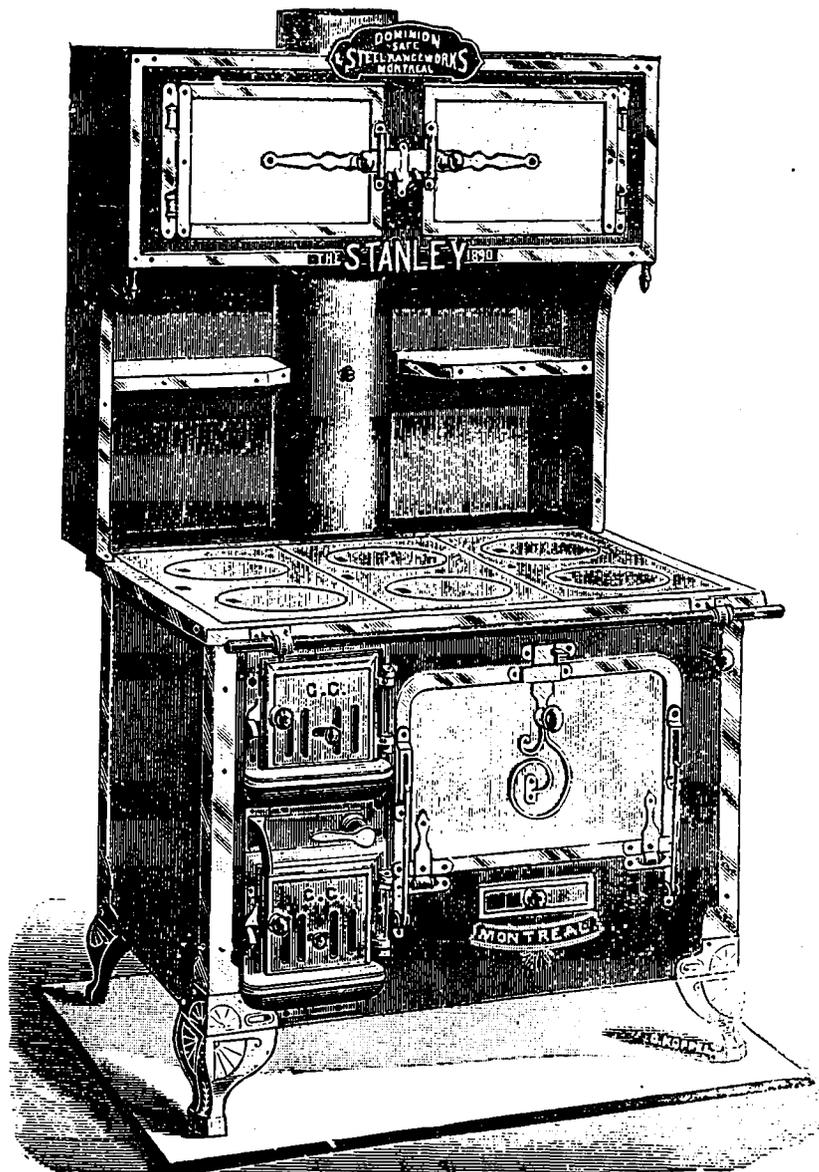
PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

LILLY CLAY'S BURLESQUE COMPANY



**GODE. CHAPLEAU**  
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier  
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL  
Téléphone Bell 133.  
Téléphone Fédéral 828.

# POUR LES VERS

— LES —

## CRÈMES de CHOCOLAT

### DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1861. — Correspondance littéraire. Notes et Queries Français. Questions et Réponses. Lettres et Documents inédits. Communications Diverses.  
PARIS: Lucien Faucher, directeur, 13 rue Cujas.  
NEW-YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

LE MUSEE DES FAMILLES. (58e année), paraissant deux fois par mois publiés dans son No. du 15 Février 1891. La messe de Suzel, par Abel Mercklein. — Sans lui, par Louise Muscat. — Les dix doigts de Jean Ruche, par Sixte Delorme. Un rival du grand Condé, par B. M. — Causerie de quinzaine. La destinée d'un hibou, par Clegel. — Causerie musicale, par Willy. — Le Royandor Goa, par Georges Grand. — Petits voyages à travers les grandes Industries Françaises, par G. B. — Mosaique, par Eug. Muller.  
ILLUSTRATIONS par A. Montelet, J. Wagrez, C. Bodmer, Gaston Nourry, C. Gilbert, Ferat, Gaillard, etc., etc., et d'après de vieilles estampes.  
PRIX D'ABONNEMENT, Paris: un an 11 fr. Département, 16 fr., à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

### DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.  
Pour la guérison certaine de toutes  
AFFECTIIONS BILIEUSES, TORPEUR DE FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.  
Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

## B. E. MCGALE

### PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

JOURNAL DE LA JEUNESSE. Sommaire de la 953e livraison (7 Mars 1891). TEXTE: La famille Hauclou, par l'auteur de la Neuvaïne de Colette et de Tout droit. — Une société laitière, par P. Marteau. — Lis et Chardons, par Mme la Comtesse d'Houdetot. — Les timbres poste, par Louis Rousselet. Chaque numéro 10 cent.  
ILLUSTRATIONS de Tofani et E. Zier.  
ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.  
Bureaux à la librairie Hachette & Co, 79, boulevard Saint Germain, Paris.

**Vous ne payez rien du tout**



**C'EST GRATIS**

Pour l'examen. Copiez cette annonce, envoyez-la à notre adresse et nous vous enverrons la montre par express. "C. O. D.", franc de port; nous payons les frais de ce port. Vous pouvez l'examiner; si vous ne la trouvez pas telle que décrite ici, laissez-la entre les mains de l'agent; si au contraire, vous en êtes parfaitement satisfait, vous n'avez qu'à lui payer notre PRIX SPÉCIAL, \$5.98 et à garder la montre. Une montre comme celle-ci n'a jamais été annoncée sur les journaux auparavant. C'est un MARCHE D'OR qui mérite tous vos éloges. Cette montre est fabriquée en métal; elle est composée de deux lames d'or de 18 carats, garantie en tout. Le boîtier en cuivre, etc., sont gravés à la main, très bien finis et garantis. PRIX SPÉCIAL AUX ÉTATS-UNIS.

Le nouveau modèle, riche et beau, monté sur rubis, vitresse de 12,000 battements à l'heure, balancier à extension, pignon et échappement breveté et garanti chronométrique. Une garantie est envoyée avec la montre. On vend ces montres pour \$25.00 partout ailleurs. Adressez SEARS & CO., 112 Rue Yonge, Toronto, Can.

## MAISON FONDÉE EN 1859

# HENRY R. GRAY

### CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122  
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de diplômés compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

### SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.  
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

## HENRY R. GRAY

### CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

## Pilules Antibiliauses.



MARQUE DE COMMERCE

### Du Dr NEY

Remède par excellence contre les Affections Biliauses: Torpeur du foie, Excès de bile et autres indispositions qui en découlent: Constipation, Perte d'appétit, Maux de tête, Etc.

Le Dr D. Marsolais, praticien distingué, écrit ce qui suit:

Voilà plusieurs années que je fais usage des Pilules Antibiliauses du Dr Ney et je me trouve très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne contenant pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans une foule de cas où les pilules mercurielles seraient tout à fait nuisibles. Non-seulement je fais un usage considérable de ces pilules pour mes patients, mais j'en ai aussi employées en maintes circonstances pour moi-même et le résultat a été des plus satisfaisants. C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif DOUX, EFFECTIF, ET INOFFENSIF.

Lavaltrie, 1er mai 1887. DR D. MARSO LAIS.

EN VENTE PARTOUT  
SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBITAILLE, Chimiste  
JOLIETTE, P. Q.

PRIX SEULEMENT 25 CTS LA BOITE.

### IMPRIMERIE

## Poirier, Bessette & Neville

516 RUE CRAIG

MONTREAL.

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

- Circulars, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes,
- Cartes de visite, Cartes d'affaires,
- Entêtes de comptes, Pancartes,
- Annonces d'encan, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.  
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

## LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.

25c. LA BOUTEILLE

Laviolette & Nelson, pharmaciens, 1805 Notre-Dame. Importateurs de Remèdes Français. Agents pour la Liqueur de Goudron de Norwege.

### ATTRACTION SANS PRECEDENT

Plus de Un million distribue.



## LOTIERE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnu dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et

Devant continuer jusqu'au 1er Janvier 1895.

Les grands tirages extraordinaires, ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surréglons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

*Paul Walmsley*  
*J. F. Enly*

Commissaires.

Nous, soussignés, banquiers et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank  
PIERRE LANAUX, Président State National Bank.  
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.  
CARL KOHN, Président Union National Bank.

## GRAND TIRAGE MENSUEL

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle Orléans,  
MARDI, 14 AVRIL 1891

Prix Capital . . . \$300,000  
100,000 BILLETS dans la roue.

### LISTE DES PRIX:

1 PRIX DE \$300,000, soit.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000, soit.....	100,000
1 PRIX DE 50,000, soit.....	50,000
1 PRIX DE 25,000, soit.....	25,000
2 PRIX DE 10,000, soit.....	20,000
5 PRIX DE 5,000, soit.....	25,000
25 PRIX DE 1,000, soit.....	25,000
100 PRIX DE 500, soit.....	50,000
200 PRIX DE 200, soit.....	40,000
500 PRIX DE 100, soit.....	50,000

### PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500, soit.....	\$50,000
100 PRIX DE 300, soit.....	30,000
100 PRIX DE 200, soit.....	20,000

### PRIX TERMINAUX

300 PRIX DE \$100, soit.....	\$30,000
300 PRIX DE \$100, soit.....	\$30,000

3,124 Prix ce montant à \$1,054,800

### PRIX DES BILLETS:

Billet Complet, \$20; Demis, \$10; Quarts, \$5  
Dixièmes, \$2; Vingtièmes, \$1.

Prix des Clubs: 55 BILLETS d'une piastre pour \$50.00

Taux spéciaux pour les agents. Agent demandé partout. IMPORTANT. Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de nos droits comme institution de l'Etat.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ordinaires adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées. Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express. *Franches de port.*

NEUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de Juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf. C'est l'opinion générale, que le vote populaire sera en faveur de la Loterie.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre  
— DE —  
SHELDON COLLINS' SON & CO.,  
32 and 34 Frankfort Street, New-York